

Lezignan

4. Histoire de ma vie

LE RENVERSANT
100 Pages réglées pour 10 cent.

CAHIER

de _____

APPARTENANT

à _____

Signe is Darius
Vacher
a hymenagogue

Tous les vieux de ce temps là offraient avec
 comme grand nombre de ces possesseurs d'éclats
 et les avais vu travailler sans de grandes
 journées ou ces ouvriers de saison faisaient
 toute la besogne. Ils voyaient ces hommes
 aller tranquillement sans aucun effort loin
 avant les autres qui suavaient et s'éreintaient
 sans pouvoir les suivre même de très loin.
 Dans l'écobuage, le travail le plus ardu de
 cette époque, lorsque ces individus dormaient
 un coup d'écobue on voyait une vingtaine
 de mottes larges comme une poêle à crepes
 voltiger en l'air. Aussi c'est là emportant
 tous les grands pois dans ces lattes d'écobuages
 dont il y en avait plusieurs par ans dans
 chaque commune. Cela s'appelle en boston
 maradee vras qui était toujours accompagné
 d'une aie neuve, fest de leur nevez.
 Le jour de ce grand faicot en l'honneur de
 l'aie neuve il y avait toujours grande danse
 au biniou pour s'écher de bien porter et
 aplanner cette aie afin qu'elle fut propre
 à battre le blé. C'était aussi le matin de
 ce jour là qu'on avait lieu la grande lutte

de l'écobuage, quarantadee vras, ou
il y avait plusieurs montons à gagner, des
chapeaux, des mouchoirs et enfin des paquets
de tabac ou d'herbe. On mesurait des lots
de six ou douze pas carrés, autour de lots
qu'il y avait de lettres. Chaque lettre
était son couteau dans un chapeau
tenue par un vieux bonhomme, celui-ci
opposait avoir remuer tous ces couteaux allumés
les jeter sur les lots; chaque lettre se montrait
son couteau était tenu de prendre le lot
sur lequel le hasard avait fait tomber son
couteau. Les lettres se mettaient alors
presque nues les cheveux noués derrière la
nuque, et chacun d'eux se plaçait à la tête
de son lot l'écobue levée attendant le
signal de: yao prononcé par le bonhomme
distributeur des couteaux. Ha ma o ou
benigues, il fallait voir alors, comme les
mottes voltigeant en l'air tournant sur elles
mêmes, si haute quelquefois qu'elles venaient
tomber sur la tête ou sur le dos de lettres,
se croisant, se rencontrant, se bécotant, on
aurait dit des individus jonglant avec des

motte de terre. Et les spectateurs criant toujours
 applaudissant, courant bien le terrain à l'écarter
 les encourageant des gestes et de la voix.
 on entendait de toutes cotes: Oalé'h ta per,
 Oalé'h ta yan, Oalé'h you en, tiens bon
 pierre, tiens Jean, tiens youn; car auprès
 de chaque lutteur il y avait vu un
 inspecteur, des amis, des parents, et puis
 Marihousie, la Douce coant qui tous
 criaient et trépignaient, la Douce sœur
 à la voix de laquelle le lutteur doublait
 ses efforts. Ces lutteurs étaient là courbés, le
 nez à terre, suant, halant, le cœur battant
 à se rompre. Auprès de chaque lutteur il
 y avait encore un homme grand et fort
 afin de pouvoir soulever le lutteur en l'air
 au moment qu'il faisoit sauter la dernière
 motte de son lot, celui-ci pressait alors le
 fermier yé, hi hi hi des batons. Le premier
 qui pressait le air donnait un coup terrible
 aux autres lutteurs, à tel point qu'on voyait
 jeter leur écabe de rage qu'ils mouraient
 plus que d'un coup à donner pour
 gagner le deuxième ou troisième pair.

Mais il fallait entendre les Gaquetages des
commères après ces lettres celles sont des qui ont
vu leur fils, leur neveu ou leur futur gendre
roulés par diables qui ne les valaient pas
Et certainement elles arrivaient toujours
à conclure que ces vainqueurs n'étaient pas
seul, partie avec ses ligions de diables et
là. Paulie était là assurément car dans
ces faicob d'aires neveux il jouait un
grand rôle. C'est là le seul endroit où il
ait joué quelque tour aux bastons, ou
plutôt aux bastonnes, car c'était avec femmes,
aux jeunes filles qu'il s'en prenait là.
On contait même que plusieurs filles avaient
été enlevées par lui ou milice de la danse.
il y avait même en captivité ou qu'on a ce
sujet. Là Paulie se présentait toujours en
jeune et beau paysan, avec des cheveux blonds,
un chapeau richement galonné à la mode
de l'époque, des chapeaux aux bords de fil
tricolore, des molletières en laine noire bordées
de fil argenté et des souliers à boucles argent.
On peut penser comme il trouvait des
dames et ce beau et riche jeune homme.

Il y avait cependant un moyen de savoir
 quelle partie se trouvait au milieu des
 danseurs. C'était de prendre une planche
 qui avait servi de bout à un cercueil, le
 bout de la tête, de la percer de trois trous,
 de la placer dans un bûisson de sureau
 à quel que distance mais en vue des danseurs,
 en regardant alors par le trou de milieu
 on était sûr de distinguer quelle partie s'il était
 là. Les sœurs de binio s'ils étaient
 vieux et commencent, savaient aussi quand
 ce joli fils de Satan se trouvait parmi les
 danseurs. Bien là quand ils voyaient un
 beau jeune homme à l'air distingué avoir
 toujours les yeux fixés sur ses pieds quand il
 dansait: s'ils voyaient qu'il dansait même que
 les autres, que ses pieds ne touchaient que ce peu
 le sol ils étaient sûrs que c'était quelle. La
 fille qui dansait avec lui était toujours fière
 de se voir préférée par un si beau garçon. Et
 ce beau garçon encourageait encore sa fierté
 et son orgueil par ses éloges et ses flatteries
 diaboliques que la pauvre fille en venait
 à perdre la tête, c'était en ce moment là

que paulie l'enlevait. Mais les biniou
lorsqu'ils voyaient que le couple allait s'en
voler entonnaient de suite l'air d'un conte
breton: santez mari mam Doue. et aussitôt
paulie s'évanouissait laissant la pauvre fille
tout épouvantée.

Ces jai-cob se terminaient toujours par des
batailles effroyables, arrivant toujours avec
des vainqueurs et des vaincus de matin, mais
souvent les vaincus de matin devenaient les
vainqueurs à la bataille, parce que ces vainqueurs
de matin avaient fait beaucoup de jalousie
et tous ces jalousies devenaient leurs ennemis.
Les prêtres n'aimaient guère ces airs neufs
sans doute parce que cela ne leur rapportait rien.
Mais c'était leur faute. Pourquoi n'avaient-ils
pas songé à instituer une cérémonie religieuse
spéciale à ces fêtes; le paysan n'aurait pas
même demandé que voir le recteur venir
donner sa bénédiction à son air neveu
même que cela lui venait coûte que coûte
de formes. Je n'ai jamais pu comprendre
comment les prêtres si malins et si sages à
toutes les occasions pour attirer l'or à leurs

laisses n'avaient pas songé à cela.

Maintenant après ces légendes du Chat noir, de l'Ankou, des conjurations, des diables et scablateurs venaient les esprits malins beaucoup plus malins que les diables ~~scablateurs~~, c'était les Heutins, les Couriquels, les Crieurs de nuit, No per noz, les Lavandières de nuit, Couerezet Noz, et Jean de la mer, Yan ou Yanci am o di. C'est là au lieu de se laisser mystifier comme les diables étaient toujours les mystificateurs, les couriquels surtout. Il n'y avait pas tous ceux ne jouaient avec paysans ces maîtres qui avaient le don de rendre visible et invisible à volonté. Ils avaient des lieux choisis où ils se réunissaient la nuit pour danser en rond. Malheur à l'individu qui se trouvait à passer là au moment de la danse; il était sûr d'être saisi par les deux mains et attaché dans le rond où on le tenait jusqu'au matin à danser et s'il n'avait pas l'estomac assez solide le lendemain on le trouvait là étendu mort. Tout près de la ferme ou

j'étais garçon de vaches il y avait un
endroit où ces maies se réunissaient et
qui a gardé depuis le nom de place
am dans, la place de la danse. Et on
racontait qu'on avait tué là plusieurs
individus morts. Il est probable que
cette légende de courir la fait commettre
des crimes a et endoit comme vilaines
crimes qu'on mettait sur le compte de ces
esprits malins et restaient impunis. Comme
aussi la légende de Karik am ankou
a permis de commettre bien des vols noc-
turnes. Un malin pouvait facilement
aller voler du blé dans l'aire à battre pour
la battage, ou des pommes de terre sous
un hangar ou tout autre chose avec une
charrette à l'essieu gringant, personne
n'allait voir. C'était Karik am ankou.
Mon père affirmait avoir vu souvent
ces courir danser en rond et chanter,
car ils chantaient aussi, un petit couplet
seulement; et ce couplet leur vient d'un
nommé Thénot qui avait été prisonnier
pari-Voyageur en Maïec, leur très fréquente

aussi par les malins petits. Le bonhomme
allait chez lui avec une grosse tourte de
pain noué sur sa tête. Lorsqu'il fut
près il savait bien le sort qu'il lui tenait
il cherchait à fléchir ses vilains marmousets
par ses plaintes et ses prières; mais les maîtres
pour toute réponse lui donnaient son
nom. Lorsque il leur en dit qui s'appelaient
Chipot, ils portèrent tous ces diables en
et entraînant le pauvre bonhomme avec sa
tourte sur la tête se mirent à danser en
chantant:

Le bonhomme n'est rien pour
le bon Chipot gant y d'ors.
Lam da la ta Hoff gollo
Ben varc hoar te vo maro.
Allons, allons toujours peu importe
Laissons Chipot avec sa tourte.
Allons, sache ventre vide,
Demain tu seras mort.

Mon père disait les avoir entendues chanter ce
couplet les plusieurs fois. Mais mon père
n'avait pas plus peur de ces couplets
que des revenants ni autres mauvais esprits.

Car lui voyageait toujours la nuit avec un
cas porn, c'est à dire un gros bâton muni
à l'extrémité d'une petite fourche en fer
dont j'ai déjà parlé au sujet de l'homme
sauvage de la Guinée. Et c'est lui
qui savait admirablement à arranger le
feu noir long sous le versoir de la charrue
dans les semailles, avait le pouvoir magique
de mettre tous les mauvais esprits en fuite,
comme aussi les grands diables des taillans
de campagne. Ces taillans là n'avaient
jamais peur non plus des esprits malins.
Les lutins étaient considérés aussi comme
êtres dangereux; mais ceux là restaient
toujours isolés les uns des autres; chacun
d'eux restait constamment dans le coin qui
lui était particulier. C'étaient des âmes
de suicides, des assassins ou des mœurs
d'entièrement. On leur donnait toujours
le nom du lieu où ils se trouvaient.
Lutin ar vuuen grecs, lutin poul ar
c'hennener, lutin Kerbeur, etc etc,
On a vu que les âmes conjurées étaient
placées ainsi par les conjurateurs dans

certains en sorts choisis par ces Dames,
celles du moins dont on ne voulait pas
payer les frais pour les envoyer au Yeu
blez, mais ^{ces} âmes étant gâtées et malades
ne pouvaient plus en aucune façon troubler
les passants. Celles au contraire qui
étaient passées à l'état de lutins fautes
d'avoir été conjurées, restaient libres de
tourmenter, d'agacer et mystifier les passants.
Bous les gens en ce temps-là avaient plus
ou moins victimes de ces mauvais lutins.
Les uns avaient été arrêtés net sur place,
les pieds collés au sol sans pouvoir ni
avancer ni reculer, d'autres jetés à terre
et ne pouvant se relever que le lendemain
matin au jour. Et d'autres le lutin faisait
perdre leur chemin et les obligeait à errer
toute la nuit pour se retrouver le matin
au même point. Mais c'était surtout
aux ivrognes que ces lutins en voulaient.
Les enfants de Bacchus qui entraînés souvent
en cet état lamentable ne manquaient pas
de mettre tout ça sur le compte de tel ou
tel lutin par lequel ils avaient été redoublés.

mal menés et ils ajoutaient souvent que
ce n'était que grâce à une bonne chandelle
promise à Notre Dame de Herdevot qu'ils
se trouvaient encore en vie.

J'ai connu un nommé Rosport, fermier
à Herbois, par le guérence à qui un certain
lutin dit de Herbois jouait ces tours là
presque tous les dimanches soirs, car il ne
pouvait jamais arriver chez lui que le lundi
matin, souvent sans chapeau et ses effets pleins
de boue. Une fois il était arrivé sans chapeau
sans chapeau et son pantalon séparé en
deux par le fond et dont il traînait un
morceau sur chacune de ses galoches. Ses
jambes, ses cuisses, ses fesses étaient toutes
dechirées et couvraient de ~~du~~ sang. Cette
fois il avait été porté disait-il, par le
maudit lutin dans une grande loutre,
dans cette loutre même où je failli perdre la
vie à l'âge de cinq ans. Là le lutin le
dépoussa en milieu d'un bouquet de ronces
d'épines noires, lui glissa le pantalon sur
ses galoches pour l'empêcher de marcher.
Il dut rester là toute la nuit à se rouler

il se tortura comme un diable dans un bûcher.
ne pouvant relever son pontalon il finit
à force d'effort par le séparer en deux.
pour tant que son beau chapeau de dimanche
et son chapeau il eut bien les chercher. Le
lutin avait dû les cacher quelque part ou
ils n'ont jamais été retrouvés.

j'ai connu encore un coquin à celui là,
un ivrogne comme lui et comme lui un
grand lutinard et tant d'autres encore comme
ceux là. Je l'ai déjà dit ou vertes, les
lutins aimaient surtout à mystifier les
ivrognes. Les âmes solitaires et abandonnées
trouvaient avec les saoulauds amicalité les
enfants un moment de passe temps agréable.
Et citaient ces bons ivrognes là, en
racontant leurs effrayables aventures devant
les femmes et les enfants qui faisaient entrer
les lutins dans les faibles cervelles de ceux ci
d'où ils ne sortiraient plus.

Les chercheurs de légendes bretonnes dont j'ai
déjà parlé ont expliqué ou quelqu'un leur
a expliqué que les lars antérieures de nuit sont
des âmes pecheresses condamnées à laver des

linge mystérieux en punition de leurs fautes,
des femmes qui perdant leur vie ont, par négligence
ou par avarice, gâté le linge ou les vêtements
des pauvres gens qui avaient à peine de quoi
se vêtir, en les frottant avec des pierres pour économiser
leur savon. Voilà une explication bien
fantaisiste comme ces mesieurs nous en donnent
tant sur les légendes bretonnes qu'ils n'ont jamais
connues. D'abord les pauvres gens qui n'ont
pas de quoi se vêtir, ne donnent pas leur linge
à laver aux blanchisseuses ou lavandières, et
sans quel cercueil si non sans ceux de ces
savants soit jamais venu l'idée de savonner
du linge avec des pierres. Les lavandières
de nuit, Couvrez-moi, sont venues de la
même source que tous les autres mal faits
nocturnes. J'ai déjà dit que les grandes
légendes, les grandes fables abrutissantes pour
les bretons et très productives pour les poètes
ont toutes été créées, inventées ou copiées par
eux-ci. Mais les petites légendes de lutins,
lutins, y an am'od et boferien noz, qui ne
rapportent rien à la sacrosainte laide sont
les faits des ivrognes, des farceurs, des peureux

des enfants, des filles et des noceuses. J'en ai
 vu se former de ces légendes par centaines.
 Les noceuses en fabriquent tous les jours
 pour faire peur à leurs enfants, comme les
 farceurs en fabriquant pour effrayer les
 jeunes gens. Les batons ne donnent d'ne
 demandant jamais d'explications sur ces
 choses surnaturelles pas plus qu'ils ne deman-
 dent sur les phénomènes naturels. La potée
 d'une ferme dira à ses hommes et à ses filles
 pour les presser, de ne pas rester trop tard
 à la veillée ou au lavoir de peur d'être
 jetés à l'eau par les Couerzels Noz comme
 elle dira à son homme le dimanche de
 rentrer à la maison avant la nuit de peur
 d'être appréhendés par le lutin de l'écurie
 ou de poul ou chemenier. Deux enfants de
 l'île on dit de ne pas aller trop de la mer
 ou ils pourraient être jetés de dans par yance
 ann ou, comme on nous disait à nous, au
 Guelence, de ne pas aller nous baigner dans
 certains endroits de l'île sous peine
 d'être attirés au fond de l'eau par la vieille
 groaie du stang ou de qui devant la
 nuit

errais dans le bois mais qui allait le jour se
cacher au fond de l'eau.

Ce yanie am od n'était qu'un hoper noz,
un chien de mer poussant des cris familiers
aux batons. De you, houhouhou; yi hibi
hibi. Toutes les fois qu'on entend ces cris
venant du côté de la mer on voit toujours
que c'est yanie am od; et c'est d'ailleurs
de répondre à ces cris comme les batons
ont toujours l'habitude de faire, car à la
première réponse il s'approche du répondant
bien tiers de la distance qui le sépare
de lui et par conséquent à la troisième
il est sur lui. Ces légendes de yanie am od
ont été fabriquées tant par les marins pêcheurs
que par les riverains de la côte; et ils en fabriquent
tous jours, car ces yanie am od sont
nombreux; il y en a sur tous les points des
côtes batonnas, et je crois bien ces légendes
comme celles des Coueriquet, ~~et~~ des luten et
de l'anthou, ont servi plus d'une fois à
faire commettre des crimes, crimes que l'on
mettait sur le compte de yanie am od.
La légende du hoper noz et celle du buquet
noz

qui n'en font qu'une, doivent avoir été
 créés par les oiseaux pleurés que par les hommes.
 Ces deux hoper noz qui semblent être le
 père et fils ainsi que leurs noms l'indiquent,
 sont bien plus dangereux comme les autres
 génies malfaisants. Ici le vrai hoper noz
 le criminel de nuit, est le bibou, pen-youd, et
 le buguel noz, l'enfant de la nuit, c'est la
 chouette. Le pen-youd parle si bien le baston
 qu'aucun baston bastonnant ne peut prononcer
 mieux que lui le nom de pood, l'enfant ou
 mon enfant; et la chouette, ar gawen, qui
 remplit ici le rôle de l'enfant de la nuit
 lui répond par des expressions tristes et lugubres
 qu'elle a faites. youyou yengin. O là là qu'il
 fait. fait. Et c'est ainsi qu'il est considéré
 le buguel noz. C'est un enfant mort sans
 baptême et condamné à errer ~~et~~ sur l'arbre
 en arbre jusqu'à son dernier jour et que le
 père de son père vient souvent appeler dans la
 nuit. Ces deux oiseaux nocturnes ne
 sont pas de reste les seuls qui parlent baston,
 la perdue, gluger, le merle, ar vocal'h.
 le pencon, ar golvenic, l'alouette ann

et le boudes et jusqu'au petit rochet. ces
naoulans, parlent tous parfaitement la vieille
langue celtique. Ce qui prouve comme dit
une certaine légende que ce fut cette langue
que le père éternel apprit aux premiers
habitants de cette terre. Le nom de cet
éternel lui même se compose de deux mots
bretton, ya, oui, et de vë ou veb qui
forme presque tous les temps composés du
verbe être bretton. Chateaubriand par
ignorance ou par besoin de faire de la
rhétorique disait que cet éternel s'appelait
yehovah et que ces trois mots formaient
les trois temps du verbe être français.
Non. Le nom traduit littéralement de
l'hébreu fait bien yavëh. Enfin le
premier bipède ~~qui~~ sans plume qui
est éternel fabriqua il s'appela is, homme
en français mais en bretton cela ^{fait} bas. Les
noms Eve et Eva sont aussi deux mots
bretton qui veulent dire boire et buvant.
Enfin le nom de la première femme que
l'on voit dans la Genèse après Eve c'est
Hada qui veut dire semer en bretton

Et elle semblerait en effet, car d'après le
Genie c'est d'elle que descendent tous blancs
Mais je n'en finirais pas si je fallait
chercher tous les mots que l'on voit de cette
Genie hebraïque qui sont des mots bretons

Il me reste encore à citer une autre sorte
de légendes, celles concernant les miracles
dont Notre chapelle de Kerewot était
alors le siège principal; au temps où la
Vierge de la Vierge s'appelait simplement
Mère de Dieu, Mam Doue, avant que
Pie IX en eût fait l'Immaculée Conception
à cette époque cette Mam Doue faisait plus
de miracles à elle seule que tous les saints
et saintes du Finistère. À tous les pèlerins
on voyait arriver là des gens non seulement
du Finistère mais de tous les coins de la Bretagne
et probablement d'ailleurs. Et tous ces gens
venaient là apporter des dons pour des
miracles accomplis ou faire des avances
pour ceux à accomplir. Les pièces d'argent
et d'or pleuvaient là comme neige; des
centaines de chandelles jaunes dites chandelles
benites faisant plusieurs fois le tour de l'église.

Des quantités de cierges de tous les colibans, des
charités de blé, des porcs, des moutons, des
gros bœufs et des chevaux. Tout ça était
vendu à l'encan et bien cher, car tout le
monde voulait en avoir. Toutes ces choses
je les voyais bien puisqu'il allait alors à
tous les pardons, mais de miracles je n'en
voyais pas. J'entendais un prêtre Duchau
de la chaire citer quantité de noms de gens
guéris de toutes sortes d'infirmités. Mais
je ne connaissais aucun et ne voyais
aucun. Je voyais au contraire une multitude
d'infirmes se traînant sur leurs genoux nus
et faire ainsi plusieurs fois le tour de l'église
en priant à haute voix; je les voyais aller
à la fontaine laver leurs membres tortus ou
gorgés; et je les voyais partir comme
ils étaient venus. Et d'année après je les voyais
encore revenir plus infirmes que jamais.
Ah, il y en avait là, le soir, des individus
qu'on bien de gens auraient pris réellement
comme ayant été miraculés. J'ai déjà
parlé de ces malins que l'on voyait le
matin faisant les manchots, les paralytiques

les oreilles et les culs de fesse et qu'on voyait
le soir se mesurant à coup de pied et à coup
de poings avec les meilleurs gas.

Les deux plus grands miracles qu'on attribuait
à cette mère de Dieu étaient; D'abord d'avoir
fait venir dans sa chapelle un grand
tableau sculpté représentant toutes les aventures
de son fils aîné, et d'avoir empêché, durant
le grand choléra d'Elham, or Vossen, la
peste personnifiée, d'entrer dans sa paroisse.
Le grand tableau avait été vu voguant au
hasard sur un bateau plat dans la baie
de Quimper. De loin on le voyait briller
au soleil et paraître tout en or, mais dès
qu'on essayait de l'approcher il disparaissait.
Tous les curés des paroisses environnantes étaient
venus là en grande procession essayant
d'attirer vers eux cette merveille mystérieuse.
Mais toujours le tableau s'éloignait d'eux
et s'évanouissait. Enfin les curés d'Erquy-
Gaberie osèrent avoir été aussi ~~avec~~ au nom
de leur saint patron Guénol songeur à
y retourner au nom de la Dame de
Kerdevol. Cette fois aussitôt que la

procession arriva en vue de la baie le tableau
vint de lui au bord et les curés et les assistants
ne furent pas étonnés de voir là à côté d'un
une charrette avec deux beaux bœufs attendant
le tableau. On le chargea dans cette charrette
inconnue, et aussitôt les bœufs partirent et
allèrent seuls et en droite ligne à Herdwick
où ils se placèrent avec leur garde merveille
devant la grande porte d'entrer pendant que
les cloches s'élevaient mises en branle toutes
seules. Le tableau fut placé sur l'autel
où il encastra aujourd'hui et au-dessus duquel dans
la main droite se tenait une gracieuse vierge
innocente. Les bœufs restèrent portés
et les cultivateurs pourvoient les paillards quand
ils voulaient pour travailler; mais à condition
de ne les tenir que depuis le lever du soleil
jusqu'à son coucher. Un jour un cultivateur
voulant acheter une bœufne quelconque les
garda après le coucher du soleil, depuis
on ne les revit plus. On montre encore
aujourd'hui deux puits en pierre dans lesquels
ces deux bœufs bêtes hibernaient toujours
de l'eau à discrétion.

L'histoire, car ici il s'agit de l'histoire
 de la Brossen, la peste d'Elleam fut plus
 terrible que la légende de tableaux. Cette
 Brossen est représentée sous la figure d'une
 vieille femme. Il y en a qui disent que c'est
 la Mort elle-même, d'autres disent qu'elle
 n'est que la pourvoyeuse de l'Ankou qui
 seul a le droit de trancher le fil de la vie.
 N'importe, un jour un paysan d'Elleam
 en revenant de quelque part trouva une vieille
 mendicante assise par le pont de
 Clerezion pont qui sépare la commune
 d'Eguez Armel d'Eguez Gabeur. Elle demanda
 à monter dans la charrette de paysan.
 Celui-ci la laissa monter et traversa avec
 toute la commune d'Eguez Gabeur, mais
 aussitôt qu'elle fut sur le territoire d'Elleam
 elle disparut sans que le paysan sut
 comment. Mais deux jours après le
 choléra morbus, la peste noire se déclara
 sur tous les points de la commune le
 soir. Le paysan comprit alors qu'il
 avait amené la Brossen dans sa charrette.
 Cette peste dura deux mois jusqu'à ce que

n'avait pas pris la mesure du pied de
 la Dame car l'empreinte était au moins
 deux fois plus petite que le pied qu'on
 a donné à cette main douce et tendre.
 Lorsque je lis les récits de ces chercheurs
 de légendes bretonnes je suis de plus en
 plus certain qu'ils n'ont rien vu de
 ce qu'ils rapportent et qu'ils ont été
 mystifiés et volés par les vieux moines
 et les vieilles ivrognesses en tout et partout.
 Je ne vois dans leurs récits qui soit conforme
 à la réalité. Ainsi en deux parlant
 de la fête de saint Jean dit que les paysans
 se réunissent autour d'un feu le soir pour
 dire des grâces et que cela s'appelle tantad.
 Non, ce n'est pas ainsi que cela se passait.
 C'était au contraire une des plus grandes
 réunions des paysans bretons de tout
 le monde d'un même village se trouvant
 depuis les plus vieux jusqu'aux nouveaux.
 Il y avait deux feux et par conséquent
 deux fêtes nocturnes et non une, le premier
 s'appelait non tantad, mais bien ban
 san yan en l'honneur de quel on
 l'appelait

et l'autre, quatre ou cinq jours après appelé
ban san per. Et ces fêtes nocturnes duraient
souvent depuis un instant après le coucher
du soleil jusqu'à minuit. On y brûlait
des charrettes de lande, de ronces et d'épines.
et chaque habitant, grands et petits, pauvres
et riches était obligé d'y apporter en fagot
ou une bassine d'épines en s'y rendant
sous peine d'amande ou d'avoir ses doigts
coupés. On annonçait la fête par des coups
de fusils puis de grands coups frappés sur
de grandes bassines en cuivre et on sonnait
du corn bood. Et on y jouait une
musique que je n'ai jamais vue jouer
nulle part ailleurs. On posait une
bassine sur un trépied, puis un individu
prenait deux jones de paille très longs et résistants
les posait en travers sur la bassine au fond
laquelle on mettait de l'eau. Alors une
femme qui avait l'habitude de traire les
vaches prenait ces jones, que le premier
tenait appuyés sur le bord de la bassine, se
mettait à tirer sur ces jones en faisant ses
doigts, tout le long absolument comme si

Bassines

Elle est tirée sur les trois ou quatre vaches
 alors comme chez les spirités, et mieux
 sans doute, la bassine se mettrait à trembler
 et à danser sur le trepied. puis deux ou
 trois autres femmes ou enfants tenant des
 clefs sur perches ou des fils les mettraient
 en contact avec l'intérieur de la bassine.
 Ces clefs de différentes grosseurs faisaient des
 notes différentes par leur vibration sur le
 bord de la bassine en mouvement. Tout cela
 faisait une musique extraordinaire qui s'enten-
 dait bien tout de la couronne à l'autre
 surtout quand, dans les grands villages
 on employait plusieurs bassines de
 grandeur et d'épaisseur différentes.
 Non je n'ai vu nulle part quoique j'ai
 vu bien des musiques, une semblable à celle-ci.
 Le Dieu baïton, le trompette de Neptune
 ne s'avait pas faire de la musique semblable
 et quant à ce que c'était les sept sacrificateurs
 de Josué avec leurs sept cors de belils auprès
 de cela quoiqu'ils firent, dit-on ébranler les
 murs de Jéricho du bruit de leurs cors.
 pendant que les femmes faisaient de la
 musique

et que quelques anciens chasseurs tirant des
coups de fusil, les jeunes gens s'essayèrent
au saut du feu. J'en ai vu assez d'angereux, car
il y en avait qui s'y brûlaient les pieds. Il
s'agissait de sauter par dessus le feu qui avait
plusieurs mètres de largeur et lorsque la flamme
était à sa plus grande hauteur. Et aussi
pendant que tous ces gens s'amusaient autour
du feu il y avait des amorceurs qui faisaient
la cour à quelque distance de là. Quand la
provision de lande était toute brulée alors
on disait les grâces pour terminer la fête. Et
à la fin des prières on faisait trois tours au
tour du feu, puis on mettait la cendre à
l'encan. Elle se vendait quelquefois très chère
cette cendre parce que toute la monde voulait l'avoir.
De moins les fermiers, car on disait que la
cendre on s'en servait cette cendre on était sûr d'avoir
du bon blé noir. Voilà comment se passaient
ces fêtes de tant son yam et son per.

— Un de ces messieurs brouilleux de légendes bretonnes
après avoir publié plusieurs volumes d'obscures
a lui racontés par de vieilles personnes me
dirait un jour qui voudrait encore publier

un grand volume sur les légendes de la vie. En
 ce cas je lui conseille d'aller trouver un bon homme
 un palestre id est qui garde ici les vaches à
 l'asile des fous. Celui là pourrera de quoi
 faire cent volumes s'il veut. Il lui racontera
 les enfants viennent au monde et comment
 on les trouve à ramasser partout ceux qui en
 vendent. S'il était parmi nous de temps
 de mon enfance il en aurait trouvé aussi
 autant. Mais aujourd'hui j'en sors que il
 en trouve même parmi les deux petits enfants
 de la compagnie à lui raconter qu'ils ont été
 trouvés tout nus dans un buisson ou sous
 une feuille de chou. Mais pour de l'argent
 il trouvera toujours de vieilles femmes qui lui
 raconteront la desher comme elles leur ont conté
 leur autre chose autant de sottises et d'inepties
 qu'il en voudra, plus que ces sottises et ces
 inepties paraissent amuser beaucoup les savants.
 Mais je reviens à ma situation et à la ferme.
 + A près la mort du vieux pêcheur et après
 que sa méchante âme fut envoyée là bas
 ou y en a belz dans les monologues d'Aréz,

tout allait mieux dans cette ferme. La
patronne était une excellente femme, charitable à
tout le monde. Elle donnait l'aumône
et logeait tous les pauvres qui demandaient à
loger. Il en venait là de tous les coins du
département, des stoupeux, chuchus d'étoups
potet aux oïarn loz, chuchus de vieille
feraille, des vieux marins etc. Tous ces
gens payaient leur logement avec des contes
et des légendes; et j'étais alors occasion de
constater que ces contes et ces légendes étaient
les mêmes partout; il n'y avait de différence
que dans la manière de les conter.

Il n'y avait que les vieux marins qui
nous apportaient quelque chose de nouveau.
Ceux-là par exemple nous en contaient
de belles. Nous avions vu des choses extraor-
dinaires; des poissons voltigeant comme
des oiseaux, des serpents de plusieurs kilomètres
de long, des hommes à poils et à tête de
chien, des géants effrayables qui n'avaient
qu'un œil au milieu du front, des hommes
noirs, jaunes et rouges; et des villes immenses
et des arbres touchant le ciel ainsi que des montagnes.

tomes avoient été aux bouts du monde, à tout
 près du soleil, à le toucher par qu'on le main
 quand il sortait de son lit le matin ou
 quand il y entrait le soir, car ils avoient aux
 deux côtés comme aux deux bouts. Et pour
 moi comme pour les autres tout cela devait être
 vrai. Si j'avois déjà des doctes sur l'existence
 des diables, des événements et des lutins sur ces choses
 naturelles je ne pourrais pas en avoir. Pour
 moi alors la terre ne tournait pas encore
 et ne pouvait pas être ronde. A ce moment
 que je voyais le soleil la raser en se levant
 et en se couchant, les gens qui se trouvaient là
 sur ce point pour aient bien touché ce soleil
 quand il descendait dans son lit et quand
 il en sortait. Donc ces marins pour aient bien
 avoir été jus qu'ici, car en regardant bien ce
 soleil se lever à l'horizon ça ne parait pas loin.
 Mais le logeur le plus curieux que vis venait
 en ce temps était un paysan, jeune encore
 et assez bien mis portant un gilet levé sous
 le bras. Celui-là qui m'intrigue, qui diable
 pouvait-il être cet individu voyageant ainsi
 avec un grand levre sous le bras? Il n'était

pas cette mortuor des paires à la porte
lui; il était venu droit vers la table où nous
étions déjà en train de souper et demanda
presque avec autorité s'il pourrait loger là. La
patronne qui ne refusait personne répondit
oui, et l'invita à s'asseoir à table pour s'occuper
avec nous. Il nous fit savoir de suite qu'il
était un ancien élève du séminaire de
Pont Croix où il avait appris toutes les
sciences et qu'il voyageait maintenant pour
enseigner aux autres ce qu'il savait. Toutes
ces sciences étaient renfermées dans le gros
livre qu'il portait avec lui. Il pouvait
donner à chacun tous les enseignements qu'il
pourrait désirer à bon marché; il offrait
des formules pour faire venir le diable quand
on aurait besoin de lui et pour le faire partir
quand on aurait plus besoin; pour s'arranger
avec le chat noir de manière à ne pas être
sa dupe; pour guérir toutes les maladies et
aussi pour en donner à ses ennemis, pour
faire venir à soi la jeune fille que l'on aime
pour tenir un bon ménage au sort, pour
gagner toujours à la lutte et au jeu enfin

bref c'était un grand professeur des sciences
 occultes. Quand nous eûmes fini de souper
 il prit son livre et le mit sur la table et frappant
 dessus avec la main il dit: Oui, tout cela
 est là dedans, mais il faut connaître plus
 que son pater pour lire ça et le comprendre.
 Tout en disant il avait soulevé la couverture
 et comme j'étais tout près de lui j'eus le
 temps de voir de grosses lettres rouges en
 haut de la première page qui formaient
 deux mots que je connaissais cependant malgré
 que je n'avais pas été au séminaire. J'avais fort
 bien vu Albertus magnus, le latin que j'avais
 pu apprendre dans mon petit livre de messe
 me suffisait pour savoir que ces mots signifiaient
 en latin Alber Brax, en français Albert
 le grand. Mais cela ne m'avancait à rien. Je
 ne connaissais pas plus Albertus magnus
 que je ne connaissais le Dominus magnus.
 La patronne qui voyait que je ne quittais
 pas ce gros livre des yeux dit: Voilà un
 petit loi qui voudra bien mettre son nez
 dans votre livre. Oh oui, dit-il, il sait lire
 donc le petit. Bien sûr qu'il sait lire, vous

allez voir. puis elle me passa la vie des
saints que je lisais tous les soirs et je me
mis à lire la vie du saint de jour; quand
j'eus fini le voyageur en sciences occultes D.
Bouge mais il lit comme un notaire.

Mon père qui ne savait pas trop pour qui
ni pour quoi prendre et insister n'avait
rien dit pendant qu'il causait de son oï, lui
dit maintenant: laissez Jean Marie regarder
un peu dans votre livre pour voir si Marie
qui l'a écrit bien la vie dans quel sens la
vie des saints. — Oh non pas dit-il, laissez
c'est du grec, et moi qui avais vu de
mon latin; mais je ne savais pas quelle diffe-
rence il y avait entre le grec et le latin.

Ces riches mendiants furent autorisés à venir
cocher avec nous dans le tyrocar et lui
il causa encore avec les domestiques voulant
leur vendre des recettes. Mais pauvres domestiques
n'étaient pas riches assez pour payer le pain
que ce marchand d'abraca d'abras demandait
rien de ces aurait bien voulu posséder un
ol yotou, cette herbe mystérieuse que l'on
voit briller la nuit dans certains pays

mais qui s'évanouit toujours lors que l'on s'approcha d'elle. Celui qui possède cette herbe ne peut jamais être trompé. Et cela il n'y a qu'un malheur c'est que personne ne l'a jamais possédée et jamais personne ne la posséderá. Ce Comesteur donna cependant quarante sous, tout ce qu'il possédait au marchand de recettes infailibles pour connaître le moyen de trouver cette herbe. Mais le pauvre bougre est mort sans avoir pu trouver l'herbe mystérieuse.

J'ai appris plus tard que ce prétendu élève du ~~grand~~ Croix avait joué de nombreux tours à de bien vilains tours à beaucoup de gens assez naïfs pour croire en sa science infinie. Au moulin de ~~foam~~ en ~~plein~~ en il vola quatre cents fannes à un pauvre marichal en lui en vieux chat noir, lui faisant croire que ce chat lui apporterait de l'argent autant qu'il en voudrait. Le marichal ayant souvent entendu parler des chats noirs fournisseurs d'or et d'argent crut que celui-ci en était un de ceux-là. Mais ce vieux chat qui était un vrai chat en chair et en os vola par le sorcier dans une forme n'allait pas chercher ~~de~~ l'argent ni de l'or.

On lui avait dit que pour porter le chat
à la recherche des trésors il fallait le fouetter.
Le maréchal se mit donc un jour à fouetter
son chat mais comme le griffait quel qu'un
lui dit qu'il fallait le mettre dans un sac.
Une fois dans le sac il prit un bâton et
admiristua la pauvre bête une volée en
regle à tel point que lorsqu'il ouvrait le sac
pour le laisser aller aux trésors il lui trouvait
mort.

A l'époque où l'on avait encore
ou huit cents francs à un fermier. A celui-là
il avait promis des millions, mais à partager
avec tous les gens de la maison car pour
avoir ces millions il fallait qu'ils travaillent
tous. Car il exigeait pour avoir ces
millions de bruler en bœuf vivant au
milieu d'un grand chemin où passaient des
corps morts en l'entourant d'argence et d'opium
auxquels on mettait le feu, et pendant que
ce bœuf brûlait ~~et~~ tous les gens de la ferme
hommes et femmes tourneraient en rond au
tour, tous nés comme des vers, en criant fort
million, million. Ce qui fut exécuté

à la lettre: rien n'aurait manqué au programme que les millions. Le pauvre ambassadeur fut pour son pays et dut subir encore après, lui et ses gens les quotidiens et les inévitables de tout le monde. J'ai connu ces pauvres idiots là qui ne sont pas encore tous morts de cette. Pourtant qu'un malin sorcier il paraît qu'on ne le voit plus après ce coup là.

Mis pour la cinquième fois à la porte de la Mort. — L'ANKOU

À Kowelen, la ferme où j'étais garçon de vaches, il y avait un grand ~~saucier~~ courtil au bas duquel il avait toujours de l'herbe à couper hiver comme été. Cela provenait de ce qu'il y avait là une source d'eau qui avait toujours la même température, c'est à dire beaucoup plus chaude l'hiver que l'été à cause de la différence de la température de l'air. Pour couper cette herbe il fallait entrer sans peur jusqu'au genou. Il y avait bien une planche là sur laquelle on pouvait se placer pour

et qui vous empêchait d'enfoncer,
mais outre que cette planche ~~était~~ gênait
pour le travail elle n'empêchait pas
de se mouiller les pieds. Je l'aidais
donc de côté et j'entrais franchement
dans l'eau. Mais je restais là plus d'un
heure la figure et le haut du corps
trempés de sueur tandis que les pieds
et les jambes plongeant dans l'eau froide
je finis par attrapper la fièvre.

Mon père l'avait quitté le château de
Lezergué et était retourné demeurer
au Guilence dans la même maison que
nous avions quitté pour aller là bas,
mais il venait toujours travailler chez nous
la plus part du temps. Il se trouvait
là au moment que la fièvre me saisit
présentant de suite que cette fièvre allait
me jouer ses mauvais tours il me mena
à la maison aux soins de la mère.

Et me voilà jeté encore sur le grabat
où la mort était venue me visiter un
fois déjà. - Comme l'avait pressenti
le père, cette fièvre devint terrible, si terrible

qu'on de quelques jours on me considéra
 comme perdue. on alla chercher le prêtre
 pour me donner l'extrême onction, la
 einte de circulation pour le royume ter-
 nel. Etait donc fini cette fois.
 après le départ du curé les vieilles comm-
 mères qui me considéraient déjà comme
 un mort et qui pensaient que je ne voyais
 ni entendais plus rien donnaient libre
 cours à leur babillage habituel. Mais quoi
 que je ne pouvais ni bouger ni parler
 j'entendais bien cependant. Une d'elles
 quelle savait bien que quelqu'un passait
 bientôt devant sa porte, elle entendait
 passer car il y avait un anneau une d'elles
 quelle avait entendue cloquer un cercueil
 une autre avait entendue la clochette
 d'autres encore disaient avoir entendue les
 chants des veillées et les gémissements enfin tout
 le monde avait entendu quelque chose
 annonçant que j'allais bientôt partir au
 bourg sur le dos et les pieds en avant.
 Le bavardage de ces femmes fut la
 cause que la nuit venue je vis tout

ce dont elles avaient parlé, je vis le
spectre de l'ankou, le spectre d'un spectre,
avec sa fause me faisant des grimaces aux
pieds de mon grabat. J'assistai durant
la nuit à toutes les ceremonies mortuaires
de ma propre personne, sans que cela me
effrayât le moindrement. J'étais content au
contraire. J'avais reçu ~~un~~ un certificat
de bonne conduite et ma feuille de route
pour le ciel: ite, anima sancte ad regnum eternum.
Car je croyais alors, puisqu'on me disait,
que les bretons allaient aussi dans la
jerusalem celeste de jesus si bien décrite
par son cousin jean. Ça n'a été que bien
plus tard en fouillant et refouillant tous
les cototaglogues des églises que j'ai bien vu
qu'il n'y avait aucun breton dans cette ville
merveilleuse.

Cependant ces bonnes femmes s'étaient ^{trompées} ou
que l'ankou les avait trompées, car je
ne mourus pas, quoique j'étais resté plusieurs
jours qu'on savait qu'il si j'étais vivant
ou mort. Au temps du fameux Nazarin
quelques individus annoncent un jour que

le cardinal était mort, mais d'autres disaient
 qu'il était encore vivant, et bien d'un autre
 moi je soutiens qu'il n'est ni l'un ni l'autre
 je crois que moi on n'aurait pu en dire
 autant. Moi même je ne savais plus
 où j'étais réellement sur terre ou dans l'autre
 je sortis cependant de cet état qui m'était
 ni la mort ni la vie et je vis que j'étais
 encore dans ce monde corps et esprit. Bientôt
 je commençai à boire, à manger, à parler et à
 me remuer. Mais, oh malheur, j'étais frappé
 d'une affreuse paralysie qui me fit regretter
 que la mort ne m'aurait pas emporté.
 j'avais les deux pieds presque retournés, ils
 étaient plus pour ainsi dire sous mes jambes.
 Lorsque ma mère vit ce horrible spectacle
 elle ne put s'empêcher de pousser ses plaintes
 ordinaires de madame benigne, elle se
 courba et se mit à pleurer, songeant sans
 doute aux mauvais augures qui avaient
 annoncé ma naissance. Et moi aussi
 je pleurais, car je me voyais privé de
 mes précieux membres pour toute la vie
 et pourquoi la mort ne m'avait-elle pas
 emporté?

Les excommuniés et les sorciers en voyant
mes pieds dirent à peu près tout ce qui était
le Hurlo. Les bretons donnent ce nom
à toutes les douleurs des pieds et des jambes les
quel n'y a pas de blessures. Il y a même un
saint spécial pour guérir ces maux comme
il y en a pour toutes les autres; et ce saint
porte le nom même de la maladie Hurlo.
On commença donc à demander son assistance
à ce saint. Puis une de ces femmes voulut
de suite me faire l'opération usitée en ce cas,
qui consistait à gratter le palais de la bouche
avec un rasoir et à le frotter ensuite avec du
gros sel, puis de former une rondelle avec
une branche de hêtre et de la suspendre
dans la cheminée: et quand cette rondelle était
séchée le mal devait être guéri. Je m'étais
laissé opérer sans rien dire quoique le rasoir me
fit horriblement souffrir: je me serais bien laissé
couper la tête sans rien dire me voyant dans
cette triste situation.

Cependant mon ami le tisserand était
toujours là, et lorsqu'il eut entendu parler
de mon horrible état il vint voir. Lorsqu'il

regardé mes pieds il fit une triste grimace
 qui me fit autant de mal que les coups de
 rasoir de la vieille sorcière. Cependant il
 essaya de les remuer pour chercher à les
 ramener dans leur position naturelle, mais
 en vain. Il ordonna de faire boîtier des
 maures et de me tenir les pieds le plus longtemps
 possible dans cette pose et de mettre ensuite
 les maures sur mes pieds. Tout cela fut fait
 et le lendemain le tisserand revint de bon
 matin et commença de suite à manier mes
 pieds, cela me faisait extrêmement souffrir, mais
 j'en disais mot. Lorsqu'il sentit que mes pieds
 commençaient à chauffer il prit de seindouan
 et se mit à frotter, à presser, à tancer, à tirer sur
 mes doigts de pieds: il s'exhortait par moments
 pour me laisser respirer, puis se remettait au
 travail, en repétant chaque fois, dont ça vaint,
 ils viendront. Et il finit en effet par remettre
 mes pieds dans leur position normale
 pourvu qu'ils ne se retournent plus. Pour
 éviter cette rechute le tisserand me les solidement
 liés avec des fils avec de fortes bandolles. Il me
 dit de ne pas essayer de me lever quelque chose
 me dérangera.

je restai une quinzaine de jours au
lit à cause de mes pieds qui de la
faiblesse générale de tout mon corps qui
avait été en état de squellette.

Lorsque je fus à peu près retablí j'allai
en journée avec mon père, ou à l'aller
par ses marches quand il en trouvait
puis je finis par trouver a me placer
enfin comme domestique en son
domaine la ferme de Gueffong, chez un
de ces hommes sauvages dont j'ai parlé
j'avais alors dix sept ans, mais très
faible. Les travaux des champs
étaient rudés en ce temps là au lieu
les travaux se faisaient a bras d'hommes
et avec des instruments grossiers et pesants.

*Strenua interque labor. Laudato ingenua
rura. Esigium colito. (Vergil)*

En ce temps là il était venu un Romain
à Kersicuntun comme professeur d'agri-
culture, pour apprendre aux Bretons
l'art de cultiver la terre. Mais les paysans
se souciaient peu alors d'apprendre
quelque chose en agriculture ni
ailleurs

la vieille routine par autre chose.
 Quelques uns des vieux cultivateurs
 passaient par la ferme de professeur
 quel fois pour regarder les instruments
 nouveaux qu'ils n'avaient jamais vus
 regarder les ouvriers travailler. Mais ils
 s'en allaient en haussant les épaules et
 en disant qu'ils en auraient donné
 leçon à ce professeur. Ils voyaient
 bien qu'il y avait là de belles prairies
 bien arrosées et irriguées. Des champs de
 trèfle de gros choux et des rutabagas
 mais tout ça leur disait plus qu'ils ne valait
 d'abord les bêtes barbares n'avaient pas
 de ces choses là pour vivre pas même
 les hommes n'avaient besoin de pain blanc
 de la viande et des légumes toutes choses
 inconnues alors dans nos campagnes.
 Mais les paysans n'en voulaient pas
 de tout ces enseignements agricoles de
 ce monsieur. Si c'était été un paysan
 encore. Mais ce monsieur à l'aspect
 haut et qui ne savait pas parler breton
 pouvait il être cultivateur, d'ailleurs, d'ailleurs

Les paysans ne pouvaient admettre qu'un
messieurs de la ville put savoir couper la
lande, retourner une motte de terre, faucher,
moissonner, charger de foin dans la charrette
rotuler les fosses, tracer un sillon avec la charrue
en bois à avant train, mobile briquetées,
les seules choses nécessaires selon eux
pour être bon cultivateur. De la science
agricole ils n'en avaient eue. Ce n'était pas
avec des livres qu'on pouvait faire de
l'agriculture.

Le dimanche quand j'allais à la messe
de neuf heures à Guebimper je passais
aussi par thermabonze Kerpentun où était
ce professeur d'agriculture. Je restais longtemps
regarder les instruments aratoires de tous genres
que je n'avais jamais vus et dont je savais
même pas le nom. Je regardais les champs
de trèfles, les rutabagas, les gros choux et
autres fourrages inconnus pour moi.

Une fois voyant la porte de l'étable ouverte
je voulus voir les vaches dont on disait des
merveilles, que chacune d'elles donnait autant
de lait et de beurre qu'une demi-vache.

de pauvres petites vaches auxquelles on
 ne donnait jamais rien à manger. Durant
 l'été que ces vaches trouvaient à brouter dans
 un peu de paille sèche durant l'hiver.
 Je vis en effet que ces vaches étaient beaucoup
 plus grasses que les nôtres, bien grasses et de
 gros poids légers. Elles avaient devant elles
 un râtelier et un mangeoir, choisis en commun
 dans nos étables bretonnes. Il y avait un
 vieux bonhomme qui les soignait. C'était
 un journalier qui m'avait déjà vu passer
 par là. Il faisait provisoirement le maître
 des vaches le titulaire étant parti. Il me
 demanda si j'aurais été content de prendre
 cette place. - Oh oui certainement j'étais
 content d'aller chez un professeur d'agriculture
 je songeais même pas si j'aurais pu remplir
 les fonctions que on m'offrait. Je ne songeais
 qu'à de belles choses que je voyais là.
 Aussitôt le bonhomme me dit d'aller avec
 lui trouver le maître, ann du chen tel.
 Mais quand j'aperçus le maître ann autre
 j'en eus presque peur. Celui-ci avait toute la barbe
 chose que nous n'avions pas l'habitude d'avoir

et avec ~~ce~~ cet air pas trop avenant; et de
plus il ne savait pas un mot de breton.
Mais la Dame était là, et cette étourdie
savait fort bien notre langue. Malgré
que le monsieur ne pouvait me parler,
il me faisait entendre que je lui convenais
assez bien. Je fus donc agréée de suite.
Je promis d'être là le lendemain matin
pour les gages on m'avait dit qu'on les
reglerait plus tard lorsque je serais d'arrivé
et mis au courant de toutes mes
fonctions. Des gages de ce sorte je m'en
occupais guère et car pas plus alors
qu'en aucun temps de ma vie l'argent
ne m'a jamais tenté. Pourvu qu'on me
donnât à manger et quelques effets pour
me couvrir, c'était tout ce que je demandais.
Le lendemain matin j'étais à Kermabone
et à la porte de l'étable avant que personne
ne fût levé. Le journalier pouvait compter
à l'étable; car tel l'ordonne le Monsieur. Il fallait
que le vacher couche auprès de ses vaches pour
les surveiller la nuit comme le jour. Et c'était
cette condition-là que j'avais déjà fait sin

deux ou trois vachers; parce que l'étable était
loin de la maison et les bœufs y venaient
troubler le repos du garçon.

Quand le journalier se fut levé et qu'il me
trouva là il commença d'écouter mon enseignement
théorique et pratique. Je vis alors que
j'aurais de quoi faire mais ce ne serait pas
au-dessus de mes forces. Je ne fus long
à apprendre tout ce qui concernait mon
département. Car là les choses marchaient
comme dans un gouvernement organisé
chacun avait son ministère les hommes
comme les femmes.

Le monsieur faisait l'école au Lhé's de
Quimper en ce qui concernait l'agriculture
et toutes les semaines ses élèves venaient
prendre des leçons pratiques à la ferme.
On les distribuait entre tous les travaux
que l'on faisait; les uns à la charue
d'autres avec les journaliers à faire des
travaux manuels d'autres vers moi
pour apprendre à soigner les vaches
et soit. Disant peu ou rien; mais
c'était plutôt pour m'embêter car ces

élèves laborieux qui étaient tous des riches ne se souciaient guère d'apprendre à soigner les vaches; ils ne songaient qu'à jouer esquin, au lieu d'aller au besoin la retarder au contraire ils me rendirent cependant de bons services par eux j'appris beaucoup de mots français, les mots dont j'avais le plus besoin afin de comprendre le monsieur tant bien que mal dans mon service. puis ces élèves semèrent des morceaux de papier partout par là je les ramassais tous cherchant à déchiffrer quelque chose dans cette écriture à la main toute nouvelle pour moi. Malheureusement les lettres ne ressemblaient pas du tout aux lettres moulées. C'était du grec pour moi. Un jour je trouvai une feuille plus grande que la autre sur laquelle se trouvait l'alphabet. Cette trouvaille me fit plus de plaisir que si j'avais trouvé un tombeau d'or. Etant obligé de suivre les vaches quand on les menait au champ, je pouvais la

sans perdre du temps, étudier mes morceaux
 de papier dont ma poche était toujours
 remplie. Dès que j'eus appris l'orthographe
 je pouvais facilement lire tout cela. Ce n'était
 tout que des copies des choses agricoles.
 Les choses étaient religieusement dévotées
 dans cette forme modeste, la Dame venant
 tous les soirs dire les grâces. Tous les dimanches
 il fallait que toute la grande allât à la
 messe. Elle avait fait construire une petite
 chapelle à la Vierge où il fallait aller tous
 les dimanches le mois de mai et tous les dimanches
 et fêtes de l'année chanter des cantiques et
 réciter des chaplets et des orémus. Malgré
 cela je n'ai vu nulle part, en aucun pays
 du monde, en aucun milieu social les gens vivre
 dans un état aussi naturel. J'ai déjà cité
 les gens de Guérence mais ceux-là ne faisaient
 que jouer grossièrement avec la Nature, ici
 on faisait plus que de jouer on protégeait
 la Nature en plein comme cela se pratiquait
 chez les animaux, sans gêne et sans scrupule.
 Virgile dans ses Géorgiques parle de l'amour
 des animaux, semblable à celui des hommes

je voyais là en effet qu'il n'y avait aucune
différence si non que les hommes se excitent
plus que les animaux. Je voyais ces scènes
amoureuses en pratique tous les jours, dans
l'aire à bœufs, dans les écuries, dans les granges
et dans l'étable. La grande bête qui allait
paître que tous les éleveurs confessaient et communiaient
je la trouvais l'après midi dans une grange
entourée de tous les domestiques se couchant
dans le foin. et il en était de même des
autres. Le soir lorsque la dame avait
acquéies les gaudes et qu'elle était remontée on
assistait à des orgies que je n'ai vu nulle
part que dans les livres. On dit qu'en
Amérique où il y a tant de choses nouvelles
il y a une société de l'amour libre, là
aussi l'amour était libre et sans gêne
avec tous les raffinements que les hommes
même que les animaux savent ajouter à cet
amour. Les gens craignant le diable, l'enfer
le purgatoire, les revenants, les
lutins et ils avaient leurs païères et
leur cothichismes que la dame leur
appelait tous les jours du reste.

or il est dit dans les prières bretonnes
 qu'il n'y a aucun péché plus damnable
 que la luxure. leur péché vil, péché
 honteux sans pitié ne gâche pas le bonnet
 et torse de la christianité. Le péché le
 plus vil lequel, selon saint Paul ne
 devrait pas être connu parmi les chrétiens
 que ce que ~~ce~~ Paul et ses compagnons
 usaient et en abusent de ce péché là.
 La Dame et le monsieur qui parle
 de la religion chrétienne et la femme
 protègent alors souvent, oubliant
 cependant les premiers principes de cette
 religion qui sont le désintéressement
 et la charité. Les pauvres, les mendicants
 n'étaient pas admis chez eux. Ces
 ces gens étaient considérés par eux
 comme des fainéants qui voulaient
 vivre au dépend des autres en ne faisant
 rien. J'ai vu déjà comme en laque
 Gabriel plusieurs individus de ce genre
 que j'ai appelés sauvages qui ne voulaient
 pas non plus de mendicants, mais tous
 ils avaient des femmes très charitables

Mais ici les deux mères avaient
les mêmes mépris pour les mendiants
ils ne pouvaient les sentir même de
loin. Il est vrai qu'en ce temps-là
il y avait mendiants et mendiants comme
je l'ai déjà démontré il y en avait
beaucoup qui se déguisaient en médecins
et qui mettaient quelque véritable bande
comme je commençais déjà à faire
des réflexions sur bien des choses, comme
toutes sortes d'idées me venaient dans
la cervelle grâce à l'ouverture restée à
mon temps gauche, je me disais que
mes mères en repoussant les mendiants
avaient plus de raison que ceux qui
les recevaient. D'abord ils se conformaient
aux lois françaises par lesquelles la mendicance
et le vagabondage sont rigoureusement
interdits; et puis il y avait une pitié
d'humanité dans ce système puisqu'il
tenait à faire disparaître les vagabonds
et les mendiants, les deux plus vilains
plais de notre humanité.

Et mes deux mères étaient parfaitement

d'accord avec celui qui gouvernait alors
 la France, car Napoléon III avait aussi
 eu l'idée lorsqu'il était en prison de
 supprimer le pauperisme, idée qu'il avait
 même mise par écrit. Je n'ai pas eu
 l'honneur de lire cela mais je suppose
 qu'elle ne pouvait être qu'une utopie à
 ajouter à tant d'utopies écrites sur ce
 sujet. Pour supprimer le pauperisme
 il n'y a qu'un moyen c'est de supprimer
 les pauvres. Pour supprimer les mal-
 adies vermineuses ou microbiennes qui
 dévorent les individus et les végétaux
 il n'y a qu'un seul moyen, c'est de détruire
 les vermines et microbes qui en sont la
 cause et le principe même. On donne
 beaucoup de louanges à tous ces gens
 qui ont créé des établissements préventifs
 des enfants rachitiques, des scrofuleux,
 des cancéreux et autres malheureuses
 créatures issues d'un sang vicieux et
 corrompu, ou ces malheureux souffren-
 t pendant de longues années et font
 souffrir les autres. Et ce là est bien fait.

Non assurément. Il vaudrait mieux
pour ces créatures, pour elles, pour
leurs parents et pour la société entière
qu'elles fussent mortes en naissant.
Et il y a encore d'autres établissements
nombreux pour l'entretien de tous
les vices et de toutes les misères humaines.
On ne permettrait pas de semblables
établissements pour les animaux.
Bien de gens ont blâmé et blâment
l'instable pasteur parce qu'on y
entretient des animaux en vivédocteur
pour faire des expériences médicales
et c'est pour cela même que les anglais
qui ont sacrifié des races humaines
entières ne veulent pas d'entretiens postum
chez eux. Et pendant que l'on fait
tant de soin de tous ces vices et vicieuses
de ces incurables et incorrigibles, des
malfaiteurs et des fous on laisse à
l'abandon des millions de créatures
bien constituées au physique et au
moral et qui deviennent forcément
vicieuses. On envoie quantité de ces

jeunes vacabonds abandonnés dans des
maisons dites de correction où ils finissent
l'apprentissage de tous les vices humains.
On pourrait discuter beaucoup et long temps
sur ces questions à savoir s'il y a humanité
ou inhumanité à traiter ainsi le genre
humain. Cependant en voyant la chose
de près et d'un point humain exclusivement
cela produit beaucoup plus de mal que de
bien, et l'on voit que la philanthropie
va véritablement contre son but qui est
d'opposer dans l'humanité la plus grande
somme de bonheur possible.

Nous avions alors un vieux journalier
qui logeait à la ferme. C'était un vieux
sobol de Louis Philippe qui n'avait
rien appris pendant son long jeûne même
à parler français. En revanche il n'avait
rien oublié non plus des superstitions
de son pays. Il était de Brie, grand
pays de légendes et de superstitions. On ne
l'entendait jamais causer que de lutins,
de couriçats, de revenants et des conjurations
et affirmait toujours avoir vu tout ce qu'il

racontait. ainsi il disait avoir connu
deux jeunes filles de mauvaises mœurs
qui avaient été condamnées à aller en enfer
ou elles servaient de jurements au Diable,
il les avait vu voyager sous cette forme
tous les montes par de beaux caroliers
un jour une d'elle était arrêtée chez un
marichol pour renouveler ses fers.
Le marichol et les assistants furent
étonnés de voir que cette belle jeune femme
avait de jolis pieds de femme: et elle
dit au marichol de lui mettre ^{chiffons} des chiffons
entre les pieds et les fers. Mais lorsque le
marichol entendit sa voix et comprit
qui elle était il dit: Oh oui, te mettre
des chiffons sous les pieds, a toi salope
je vais te mettre des fers rouges oui, et
il le fit avec grande exclamation de la
D'ambie. Mais en partant elle dit au
marichol qu'elle se souviendrait de lui,
et elle se souvint en effet, car cet ingrat
et inteméraire vint plus que mortel et
misie le certain de ses jours et ordina
qu'il était encore damné par dessus le
marché.

Il avait vu conjurer plusieurs individus;
 un notamment, un ancien seigneur qui fallut
 six huit poches pour l'amorcer; il les avait
 vu allant les uns après les autres et tous
 lui avaient dit de s'éloigner au plus vite,
 mais avant qu'il eut fait cent pas il fut
 renversé comme par un coup de tonnerre et
 une fumée effroyable se répandit autour de
 lui. Il ne put se relever de lui que lendemain
 matin. Plusieurs fois aussi il avait eu
 à lutter avec les lutins et les hommes-loup
 dont il y avait aussi beaucoup en ce temps-là.
 il avait dansé plusieurs nuits avec les écuyers
 enfin il ne menait personne autour de lui
 qu'il n'eût eu l'avance la vision de leur
 enterrement. Il avait été apprenti sorcier
 avec le plus fort sorcier de Brice, malheur
 il n'avait pas les qualités voulues pour cela,
 et même le grand sorcier qui faisait tout ce
 qu'il voulait pour lui et pour les autres
 dut mourir sans avoir pu léguer toutes
 ses sciences à personne n'ayant trouvé
 aucune capable de les recevoir. Ce fut un
 grand malheur. Il y a encore un

homme ici à Quimper qui m'a dit
avoir connu ce grand sorcier qui lui avait
fait tirer un bon numéro à la conscription
et lui avait dit d'avancer le numéro qu'il
aurait et si son père ne l'eût pas empêché
il aurait eu toutes les sciences de cet homme
lui seul était capable et digne de les recevoir.
Il y a des gens qui disent que toutes ces
croyances sont mortes aujourd'hui. Oh
non! les croyances sont aussi vivaces au-
jourd'hui qu'en mon jeune temps. Seulement
il en manque ce sont les sorciers qui sont
presque tous morts sans avoir laissé de
successeurs; d'ailleurs les médecins et les
gendarmes font un peu la chasse. Ce
n'est pas non plus la croyance aux
congratations qui a disparu ce sont
les congratateurs qui manquent. Si les
prêtres ne congratent plus aujourd'hui
que quelques âmes informées, ce n'est pas
qu'ils ont plus de bien à envoyer les
âmes riches au purgatoire qu'à les envoyer
au purgatoire. Pour les envoyer là ils

ne pouvoient toucher qu'une seule prière
tantis qu'en les envoyant au purgatoire ils
recevoient des prières annuelles, mensuelles
hebdomadaires et même quotidiennes, à cela
usque ad eternam vie.

*Ville
Dys*
Ce fut pendant que j'étais à Kermahoune
que j'eus une nouvelle guers sur cette
fameuse ville Dys. C'était de reste le
temps des guers; on en fit une sur chaque
chose qui racontait les innombrables
miracles opérés par le patron ou le patronne
du lieu. Ces guers se terminaient toujours au
sacré du quatorzième évangile, celui de saint
Jean qui soit été l'archevêque des gascons.
Une de nos bonnes avait acheté cette
nouvelle guers en allant porter du beurre
en ville. Car ces bonnes filles aimaient
toutes choses, la messe, la confession, les
cantiques, les sermons, les chansons, les
guers et le libre amour conjugal.
J'avais déjà entendu parler de cette ville
nouvelle. On disait alors en provençal
baeton: A boue co beunz is neuthers
e bel exel paris, Depuis que la ville Dys

est noyée il n'y a aucune ville pareille à
Paris, car pour les vieux bretons le mot
Paris veut dire simplement pareil à is,
la syllabe par signifiant extrêmement pareil.
Aucun paysan breton de ce temps ne mettait
en doute l'existence de cette ville, englobée
par les pechis de la fille du roi Gualon
et de ses compagnons de ribauches.
C'est à conter ces ribauches et la catastrophe
dont elles furent la cause qui est consacrée
toute la guesse.

Les poètes et savants mythologues et chercheurs
de fables et de légendes ont follement ergoté
sur cette fameuse ville d'ys ou deurbie à
savoir dans quel genre de fable de conte ou
de légende elle doit être classée. Cette légende
appartient, si l'on veut, à ce cycle de contes
dont le type est La belle au bois dormant, c'est-à-dire
une ville enchantée ou un autre; c'est une
demeure sur mer ou sur mer noyée ou
en autre. Un jour viendra si un autre
savant, ou la ville d'ys apparaitra au-dessus
des mers, selon les viles d'aujourd'hui
d'abime croit, à leur tour, celle-ci porte

selon la science géologique la quelle nous
 montre clairement que non seulement des
 villes mais des peuples et des continents tout
 entier ont été engloutis tandis que d'autres
 continents surgissaient à côté. Un certain de
 ces recenseurs de légendes, un bœton pointons
 a trouvé que cette ville engloutie était dans
 la manche sur les côtes de Baiequier tandis
 que toutes les légendes la place exactement
 à l'opposé, sur les côtes de la Cornouaille près
 de Douarnenez. Il y a près de là un village
 qui porte encore le nom de la princesse
 poul Dabuh, car les légendes donnent à cette
 fille de Grolon les noms d'Ahis, D'ahis et
 Dabuh. C'est près de ce village, bâti sur le
 dernier recroin de la baie de Douarnenez que,
 selon la légende, la princesse fut précipitée à la
 mer, et aussitôt cette mer qui s'en vint le cheval
 de roi sur lequel sa fille était en croque, s'entre-
 met. Et alors le cheval débarrassé de son poids
 diabolique s'en vint tomber à quimper
 comme la jument de Mahomet s'entre-
 de la Mecque à Jérusalem. Il bâtit un
 palais à l'endroit même où son cheval
 tombe

et comme il avait été bien reçu par l'hermite
Chorentin, l'hermite ou l'herourentin il lui fit
coco plus tard de ce potain pour en faire
une église. Et c'est sur l'emplacement de ce
potain qui a été bâtie la grande cathédrale
de saint Corentin et au sommet de laquelle
entre les deux tours se voit toujours le roi
Gralon à cheval, les yeux fixés sur la mer
comme s'il entendait voir sortir sa ville
d'Y, du fond des flots. Une autre
légende dit cependant que ce fut à Remengel
que le cheval du roi alla tomber et on montre
encore là le rocher sur lequel il descendit et dans
lequel ses pieds s'enfoncèrent profondément
comme on montre aux vrais croyants dans
le temple d'Omar à Jérusalem, le rocher à
travers lequel Moïse passa avec sa jument
blanche. Ces deux légendes auraient
pu embarrasser quel que peu les fabricateurs
de saints bretons si les charlatans
noirs eussent été gens à se soucier un
tant soit peu de l'invérité, mais d'un peu
bien sens. En effet d'après ces fables

De saints le roi Gualon devoit se trouver en
 même temps à Corisopetensis avec son ami
 charentin-Haour, Haourcanti ou Charentin
 et à Landevenec avec celui-là même qui
 le sauva de la catastrophe d'ys Gringolé
 Gringalois ou Guenole. Les premiers
 poésies de saints bretons parlent tous
 de ce fameux Gualon, mais ils ne descendent
 de sa ville capitale d'exobie ou d'ys
 tandis que les écrivains modernes des vies
 de saints bretons en parlent. Ce qui prouve
 que cette légende n'est pas vieille comme
 prétendent certains poésies ou chercheurs
 de légendes bretonnes. Ce qui le prouve
 encore c'est que toutes les légendes font de
 la ville d'ys une ville chrétienne lorsque
 nous savons historiquement que les habitants
 n'étaient pas encore tous christianisés au
 siècle d'orpien. Cette légende de la ville
 d'ys est, comme la plus part des légendes
 bretonnes, une invention des prêtres.
 Ces prêtres ayant fabriqué des saints parti-
 culiers aux bretons, des fables et des légendes
 d'adoption à ces saints et aux vies

De ces cotes

mes qu'un des premiers batons, voulurent
compléter leur génèse batonne par un
catalysme comme on en voit dans les gènes
de tous les peuples, et ils ne trouvèrent rien
mieux que de copier l'article 12 de la gène
hébraïque. Car la fable de la ville d'ys
et la copie exacte de la fable de Sodome
et Gomorre. Ces deux villes furent englouties
à cause de la débâche de leurs habitants.
La ville de Sodom fut de même. La bas le vieux
Loth fut averti et sauvé par un ange,
ici le vieux Grolon fut averti et sauvé
aussi par un envoyé de Dieu, par saint
Guennole. La bas la femme de Loth
fut changée en statue de sel, ici la fille
de Grolon fut changée en lierre.
La bas Loth alla demeurer dans une caverne
avec ses deux filles, ici le vieux Grolon
alla aussi demeurer dans une caverne
avec le jeune Havarentin ou ils se
nourrissaient de poissons qui venaient d'en
même se mettre à la broche ou dans le
poêle. La femme de Loth selon Bagn
jamen yonos qui l'a vû au 12^{me} siècle

n'était pas complètement morte puisque
 quand les animaux allaient la fléchir &
 demeurer ainsi sa taille elle reprenait sur
 le champ ses formes ordinaires et tous les
 mois elle avait ses lunies comme les
 autres femmes, seulement elle ne s'amusait
 pas s'amuser beaucoup dans cette position.
 Quand que la fille de Garbon jouit de
 toute sa liberté elle s'amuse comme les
 sirènes mythologiques à jouer des tours
 aux marins de la côte. Ces-ci l'entendent
 souvent chanter et sa belle voix les enchanter
 leur fait perdre leur têtes et leur chemins;
 ils la voient sur les rochers peignant
 ses beaux cheveux d'or. J'ai entendu de
 vieux pêcheurs de Baucanenez affirmer
 l'avoir vu plusieurs fois et avoir été
 enchantés et égards par ses chants. Il
 ya encore ici une vieille femme, une
 descendante directe des sauvages de
 l'île de Sein qui m'a raconté plusieurs
 fois l'histoire de cette belle princesse
 à cheveux d'or et que de prison.
 C'était elle par ses chants et ses ébats

qui annonçait le beau et le mauvais temps,
mais le mauvais temps pour ces habitants
de l'île était les nuits claires et le calme
le beau temps c'était les nuits noires
et la tempête, car alors les navires ven-
naient s'écraser sur les rochers; et là
était la providence de ces barbares
qui ne vivaient que des épaves de la
mer.

Cette guers de Ker ys fut achetée pour
moi car de tous les solviteurs de Kermadon
moi seul savais lire le breton. Je fus
donc obligé de leur chanter cette guers,
et très souvent car elle leur plaisait beaucoup
surtout ces deux femmes qui cherchaient à
l'apprendre par cœur. Cette guers comme
je l'ai déjà dit n'est que la légende rimée
de la catastrophe de la ville d'ys. J'ai déjà
montré quel diable, paucie, était par là
mystifié et roulé par les paysans; la
légende d'ys nous montre que la paucie
mystifiée roula tous les jeunes riches
de la ville et la princesse elle-même... il
est vrai que la paucie agissait sous le nom

par ordre de l'Éternel comme autrefois quand
 il fut envoyé pour punir Job. D'égérie
 en belle et élégant princesse il se vint à l'encontre
 la fille du vieux Ghalon que celle-ci pour lui
 plaire alla la nuit, voler la clef d'or que
 son père portait au cou et pendant que celui-ci
 dormait. Paulie n'avait besoin que de
 cette clef pour exécuter les ordres de l'Éternel
 c'était la clef des écluses qui protégeaient
 la ville contre l'invasion de la mer.
 Dès que Paulie tint cette clef il alla ouvrir
 ces écluses pendant que la princesse et
 ses compagnons se débattaient dansant les
 danses des Bacchantes dans son palais des
 orgues. Pendant ce temps Guenolé, sur
 l'ordre de l'Éternel aussi venait au triple
 galop ~~gato~~ d'un cheval sauvageveiller
 le vieux roi qu'il fit monter à cheval pour
 se sauver devant les flots qui envahissaient
 déjà la ville. En s'en allant à travers la mer
 il rencontra sa fille courant épouvantée dans
 les flots; il la prit en croque. Mais aussitôt
 son cheval ralentit ses pas pendant que les
 flots montaient toujours voyant que

allait être engloutie comme tout le reste
gueno le lui cria: bal en virent en
Amour, jette le diable a la mer. & ce
fin le vieux Gaston se voyant perdu
bien coup de corde il pensa sa fille
dans les flots qui s'arrêtaient aussitôt
alors son cheval allégé de ce fardeau
diabolique fit un tel bond qu'il alla
tomber sur ce rocher de Reumengol
a plusieurs lieues de là où le roi fit bâtir
une chapelle en l'honneur de la Vierge
de Dieu, Notre Dame de Reumengol qui
a le pouvoir de sauver tout le monde
si la guerre pourvu qu'on se confie a
elle.

Am neb en em rei d'ann itron varia
Reumengol

Burwiken James ne y ello da goll.
Celui qui se voue a la Dame de Reumengol
jamais ne sera perdu. Elle la fait
aujourd'hui une concurrence desorteux
a la Dame de Berdevot depuis que
le chemin de fer y conduit les pèlerins
a ~~par~~ reduit. Maintenant je retourne

à mes vaches.

Je n'étais point une sénécière les fonctions du vacher dans cette ferme mobile. Les maîtres estimaient leur vacher comme le premier et le plus utile de leurs serviteurs; et ce n'était pas sans raison puisque tout l'argent qui tirait de cette ferme provenait des vaches, on y vendait jamais rien que du lait et du beurre. Aussi tous leurs soucis se portaient sur ces vaches et par conséquent sur le vacher, ce dernier surtout, de quel dépendait la production du lait et du beurre par la nourriture et les soins qu'il donnait à ces bêtes. Mon travail était assez rude et toujours le même. Durant l'été et l'automne j'allais à faucher le trèfle et l'herbe pour mes bêtes, à les transporter du champ à la ferme et à les distribuer dans les étables, à faire proprement la litière pensant que mes vaches étaient à l'étable, car dès qu'elles sortaient j'étais obligé de les servir et de les veiller. L'hiver j'allais ramasser des choux, de couper des racines pour faire choux navets et rutabagas, à fournir de l'eau tiède à mes bêtes, à arracher du foin

Des grandes maules, le travail le plus dur
et le plus lent de tous. Et j'avais encore
pour dessus le marché les écophiers qui venaient
une fois et quelquefois deux fois la semaine
m'embêter sous prétexte d'apprendre à
soigner les vaches, mais qui me venaient
là que pour jouer ou gâter mon travail.

Un jour un d'eux avait laissé tomber
son porte-feuille garni de modèles
d'écriture et de quelques feuilles de papier
blanc. Dans lequel il y avait un
croquis. Cette trouvaille m'avait fait
bien du plaisir. Je me disais que
maintenant j'allais apprendre à écrire.
J'avais hâte de trouver un moment
disponible pour voir si j'aurais pu
former des lettres comme je voyais les
sur les modèles. Aussitôt que je
me trouvais en champ avec mes vaches
je pris mon croquis, une feuille blanche
et je mis à essayer de former des lettres,
mais je reconnus bientôt qu'il me serait
plus difficile d'apprendre à écrire qu'il
m'en avait été d'apprendre à lire. Ma

tête apprenait vite toute ce qu'elle entendait et voyait, mais main n'avait pas les mêmes facultés que ma tête. elle-ci habitée a manier de loards instruments n'était pas faite pour manier le crochon. J'arrivais bien à former des a et des b mais d'une façon grossière et en trouant le papier. avec mes doigts ou le manche de mon fouet je les frottais mieux sur la terre ou dans le sol. N'importe je ne perdais pas courage, chaque fois que je me trouvais dehors avec mes vaches et lors que j'étais seul que personne ne pouvait me voir je recommençais toujours à fabriquer tant bien que mal les lettres de l'alphabet majuscules et minuscules. puis ensuite je géométrais les mots vache, taureau, cheval, charrue, foin, paille et beaucoup d'autres termes agricoles que je voyais écrits sur les murales. Mais j'étais sûr de ne pouvoir former une seule lettre telle que je les voyais là.

Malgré tous les soins que je prenais afin de ne pas être surpris dans ce travail qui n'entraînait pas dans mes fonctions, je lus

cependant par la vieille Dame, la mère
de la potronne qui allait quelquefois se
promener dans les champs pour passer
le temps. Je venais de griffonner tout
un côté d'une feuille de papier, mais comme
toujours mal content de mon travail, lorsque
de mes vaches vint se poser et examiner
tout pais de moi, alors regardant cette
bête & idées me vint d'essayer de la dissiner
sur le côté blanc de ma feuille. Là je
fus plus content de moi, le dessin
terminé je trouvais que ce croquis res-
sombloit beaucoup plus à ma vache que
mes autres vaches modèles. J'étais
en train de considérer & de retoucher
mon dessin lorsque tout à coup
je tends une voix derrière moi:
Ha ha, e guéchi e mer e ti vool
ar zabout. C'est comme ça que l'on
garde les vaches. Je failli sauter
en l'air comme si un serpent venait
de me piquer. Le premier boulet
de canon qui passa près de moi &
qui faillit me renverser ne produisit

pas sur moi tant d'effet que la voix de
 la vieille introm. C'est que la mort ne
 m'a jamais fait peur tandis que
 j'ai toujours eu une sensibilité exquise
 en présence des mortels reproches
 surtout quand ces reproches sont peu
 ou pas du tout mérités. La vieille dame
 ne voulait pas précisément me faire
 des reproches, mais j'en sentais quelque chose
 et j'avais du dépit d'être surpris à
 m'occuper des choses qui n'entraient
 point dans mes attributions. J'avais
 vivement remassé ma feuille de papier
 et mon crayon et enfoui tout dans
 ma poche et me mis à compter mes
 vaches. Oh dit la vieille, je sais bien
 que toutes vos vaches sont là mais
 pourquoi je vous ai fait tant de peur
 on m'a dit pourtant que vous n'étiez
 pas un peureux. Non madame lui.
 Dis je, je ne suis pas peureux; mais
 c'est parce que j'ai été surpris à faire
 ce qui n'est pas mon métier. - Je ne
 vois pas de mal dit elle, à ce qu'en

vacher s'amuse a quelque chose
pendant que ses vaches paissent ou
ruminent, mais montrant moi ce
beau travail que vous faisiez lui
il fallut bien lui donner ma feuille
quand elle eut considéré les gravures
et le dessin elle me demanda quelle
école j'avais été apprendre tout ça
j'avais bien lui dit que je n'avais
été a aucune école, elle me répondit
toujours qu'on apprend pas a lire
a écrire et a dessiner sans aller a
une école quelconque. je vais faire
voir ça a mon gendre dit elle qui
est professeur j'espère qu'il dira
comme moi. Alors madame
lui dit je vous allez me faire
renvoyer comme impropre au
service de la vacherie. Ne craignez
rien dit elle. mon gendre et moi-même
sont trop contents de vous et
ils seront encore d'avantage en
voyant ceci.

Madame et Madame trouvent

extraordinaire que j'avais appris à lire et à écrire sans maître et sans livres de sorte que j'aurais eu des moyens d'aller à l'école pour y j'aurais fait quelque chose de bon. Mais cela m'était impossible en ce temps là il n'y avait des écoles que pour les riches. Et mal foi je ne sais pas si cela ne valait mieux ainsi, car un malheureux qui ne sait rien est doublement malheureux au moins qu'il ne soit un grand philosophe.

Je continuai cependant à griffonner quand je trouvais l'occasion, mais je n'étais bien sûr qu'on ne me surprendrait plus.

Le maître de Kersecentun venait alors tous les jours de cette ferme mobile; mais il n'était pas ami avec le monsieur. Quand je me trouvais avec mes vaches sur le bord de la route de Brest il venait quelquefois causer avec moi, me demandant comment je nourrissais mes vaches et comment je les soignais à l'étable; comment elles se portaient les domestiques de la ferme. Mais encore il trouvait que tout cela était bon pour un monsieur qui était payé pour cultiver.

la terre mais que si les paysans faisaient
comme lui ils seraient tous allés chercher
leur pain bien vite. C'était là de reste
ce que disaient tous les paysans.

Un jour le maire me demanda si
je me plaisais sans c'est était de voir
qui était il m'avait un véritable esclave
je ne pourrais jamais bouger de lui.
Dimanche ni fêter je lui avais répondu
par le proverbe breton: Lacc'h ma
stag ad c'haoz e red d'ei furiñ ou
la chaise est attachée elle est obligée
de brouter. Quelque fois où il la
chaise casse sa corde et va brouter plus
loin. puis il s'en alla. Quelque temps
après, comme la fin de l'année app-
rochait je vins à penser de ce que le maire
m'avait dit au sujet de la chaise et de mon
état d'esclavage. Un dimanche soir
je m'étais hâté de terminer mon ouvrage
et avais avoir mis toutes choses en ordre
et voyant que personne ne me survenait
je courus au galop à travers champs
jusqu'à chez le maire. Aussitôt qu'il me

vit il me dit: je pourrais que tu as cassé ta
 corde. par tout le fait dis je, seulement je
 me suis souvenue de ce que vous m'avez dit l'autre
 jour. Le maire avait compris et nous
 nous arrangames vite car je n'avais
 pas du temps à perdre. A la première
 janvier j'irai chez lui non plus
 comme valet mais comme domestique
 ordinaire. J'étais de retour chez
 moi à l'heure du souper et personne
 ne s'était aperçu de mon absence.
 Mais maintenant il me restait à
 prévenir le monsieur que je m'étais
 engagé ailleurs. Le mieux que j'avais
 à faire c'était de dire à tout le monde
 de la cuisine comme ce il le saurait
 bien je déclarai donc après souper
 que je venais de contracter un engagement
 ailleurs. Aussi je m'attendais le lendemain
 matin à recevoir un savon de monsieur
 et de madame et peut être d'être
 congédié sur le champ. Je me
 trompais cependant. Le monsieur et
 la dame vinrent me parler en effet

le lendemain matin la Dame comme
interprète, puisque le monsieur ne
savait pas un mot de breton. mais
ils parlaient très gentillemeut, en
me demandant juste quoi je m'en
allais; qu'ils avaient de bonnes inten-
tions pour moi, qu'ils comptaient ce-
menter mes gages etc. je leur répondis
que me sentant trop grand maintenant
pour rester vachez elle que de reste je ne
reviendrais sur ma parole donnée.

Alors j'en voyant bien que je ne restais
pas ils me dirent de leur chercher
un bon aima place. Breton n'est
bon; ce n'était pas si commode que
ça. C'est qu'il fallait beaucoup de
qualités pour être bon vachez. Il
fallait d'abord ne pas être fainéant
ni lent dans ses mouvements, il fallait
apprendre vite et bien la manière de
soigner ces vaches qui était exactement
le contraire de celle des paysans;
il fallait avoir assez d'énergie pour
ne pas se laisser entraîner et dominer

par les booms ni par les autres domestiques
 lesquels n'avaient rien à voir dans le départe-
 ment de la vacherie; mais pour que il
 fallait que le vacher connût bien son
 affaire et maintenant comme l'année des chèvres
 en bon ordre, il ne fallait pas être
 trop ami de Morphée le dieu du sommeil,
 il ne fallait pas songer aux fêtes, aux
 pardons ni aux jeûnes, ni enfin à aucun
 instant de liberté. Mais on trouve en
 paysan breton de dix-huit ou vingt ans
 de ce calibre. C'était bien difficile d'en trouver
 alors et plus difficile aujourd'hui encore.
 N'importe moi je n'avais pas à me
 plaindre du temps que je venais de passer
 dans cette ferme de Ker Mahomec. On y était
 bien nourri et comme mon travail était
 plutôt un travail de célérité que de force
 mon corps s'était développé et avait pris
 des forces. Maintenant je ne songeais
 plus que une chose à savoir si j'étais
 bon pour le service militaire, quel moyen
 pour moi de quitter la Bretagne, de voyager
 de voir autre chose et d'apprendre, car

j'étais de plus en plus absorbé par le
desir d'apprendre ce que je ne savais pas
et il y en avait tellement de choses que
j'ignorais encore en ce temps là, puisque je
ne savais pas seulement dans quel monde
j'étais, ne connaissant ni son nom, ni
sa forme ni sa grandeur. C'est ainsi que
tout les peuples ignorants je considérais
ce monde comme étant l'univers entier
ayant au dessous de lui l'enfer et au dessus
le paradis dont le ciel et les étoiles en
formaient le plafond. Et c'était justement
ces choses là qui me tourmentaient le plus
l'esprit, des choses que je voyais et que
je ne pouvais comprendre. Pour les choses
sur naturelles je mettais déjà formé une idée
contraire à tous les autres je ne pouvais
guère les admettre, puisque je n'en voyais
jamais moi même ou tous autres personnes
en voir, moi qui aurais dû être un
bon voyant cependant presque mon père
et ma mère l'étaient tous deux. Dans
mes maladies, dans mes rêves, dans
mes rêves j'avais vu bien des choses

premier j'avais été comme l'ante en enfer,
 au purgatoire et en paradis, que j'avais vu
 l'ankou au pied de mon lit et que j'avais vu
 mettre mon corps au cercueil, mais ce n'était
 là que des images des choses dont j'avais
 entendu parler discutées à mon esprit en
 visions. Certes je ne pouvais rien expliquer
 de tout ça, mais je ne pouvais pas davantage
 expliquer les choses naturelles, des choses que
 je voyais tous les jours. Je me posais bien
 des questions, des pourquoi, mais comme
 trouver les parçues. J'avais bien vu
 dans mon petit livre breton que le monde
 avait été créé en six jours par un être
 appelé en breton Doue et que ce Doue,
 Dieu, était en tout semblable à l'homme.
 Mais ce créateur ne put créer cet homme
 que lorsqu'il trouva de la terre pour
 le fabriquer; comment avait-il fait
 son propre individu qui était de la
 même matière avant que cette matière
 existât, et où pouvait-il être avant
 que rien n'existât? Rien ne peut se
 continuer sans rien et ne peut commencer

ni se concevoir. Et quand même que
ut être peut être qu'un pur esprit
il fallait bien qu'il fût quelque part
sans l'étendue. il fallait donc que
cet étendue fût avant lui. Et puis que
l'écriture est qu'il était matériel comme
nous, il fallait que la matière existât
avant. Je me posai bien d'autres
questions encore sans pour moi non plus
y répondre. Or me disais que le paradis
était en haut et l'enfer en bas sans
en lieu de ténèbres. Mais il n'était
pas toujours sans les ténèbres puisque
je voyais le soleil passer tout le jour
sous la terre, et puisque l'enfer se trou-
vait il devait y passer, et ce serait
alors le paradis qui serait en lieu
de ténèbres puisque il n'est question de
l'écriture, que d'un seul soleil et
ce soleil ne peut évidemment éclairer
le paradis puisqu'il est placé sous le
plus profond ainsi que le lieu et les étoiles.
A propos de cette ligne et des étoiles
j'avais fait une découverte astronomique.

ce qui contribuait encore à augmenter mon embarras et exciter davantage mon espoir inquiet. On a dit que ce furent les bergers de l'Orient, Chaldéens ou autres qui firent les premières découvertes astronomiques que comme Voltaire et d'autres savants ont conté cela en disant que jamais on a vu nulle part des bergers astronomes ni philosophes ils pouvaient être astrologues; car l'astrologie existait bien des siècles avant l'astronomie, comme l'alchimie avant la chimie. Or moi qui l'étais en étant berger que je fis ma première découverte astronomique. Newton découvrait aussi les lois de la gravitation étant cultivateur, une vraie découverte cellulaire. La même métaphysique découverte par des milliers d'individus avant moi, mais je ne le savais pas alors.

Les paysans bécotons disent que c'est des ombres que l'on voit dans la lune c'est un paysan, un voleur de laines

que cette dame avait une nuit avec
toute sa charge de l'ande volée. Et en
effet pour quelqu'un qui a vu un vieu
paysan breton du temps avec une charge
de l'ande sur le dos pourrunt bien
voir que ces ombres de la leene figure
parfaitement ce vieu breton avec sa
charge. Un soir j'étais en train
d'observer bonhomme comme j'avais
d'habitude d'observer tous les soirs
dont j'entendais parler et qui se trouva
à la porte de ma vie. Tout en
observant la leene avec son bonhomme
j'observais aussi une grande étoile qui
se trouvait tout à côté d'elle et sa gauche
et je voyais qu'elle s'approchait de
la leene et puis au bout d'un moment
elle disparut. Où était elle passée? où
elle était volée par la leene comme le
voleur de l'ande? ou bien s'était elle
enfouie dans le plafond ou eût
mystère encore pour moi. C'était de
mon lit et d'immobile et à travers mes doigts
que je regardais toutes les fois par

m'endormir et auant et les rêves commencent
 au sujet de cette lune et de l'étoile. Je ne
 pourrais savoir au juste combien de temps
 avait duré mon sommeil, mais lorsque
 je me réveillai je pourrais encore voir la
 lune en me penchant un peu sur mon lit
 alors je fus bien surpris de voir maintenant
 la grande étoile sur la droite de la lune.
 Mais avait-elle donc passé cette étoile à
 travers le corps de la lune ou par derrière elle
 en perçant le ciel? toujours mystère. Et
 le lendemain soir je vis que cette étoile était
 déjà loin de la lune et qui semblait s'éloigner
 toujours marchant du côté opposé.
 par conséquent elles ne pouvaient pas être
 ni lune ni l'autre attachées au plafond
 du ciel comme tous les ignorants le croient
 puisqu'elles allaient librement chacune de
 son côté. Et puis cette lune pourquoi et
 comment s'élevait-elle tous les mois? Et puis
 encore, pourquoi il y avait-il des jours
 longs et des jours courts, des hivers et des étés,
 et du vent, la tempête, la pluie
 la grêle et la neige? Je savais bien que

les ignorants ont réponse à toutes ces questions, une seule, toujours la même, c'est Dieu qui fait ça sans que personne puisse rien comprendre; c'est même une impiété, un sacrilège de chercher à comprendre ces mystères. Les Gttons ont même un fable à ce sujet pour se moquer des savants dans laquelle il est dit qu'un jour un de ces savants philosophais le long de la mer vit un petit enfant en train de porter de l'eau dans un petit trou avec une coquille; le savant, qui cherchait à comprendre le mystère de la trinité, lui demanda ce qu'il faisait là - je veux répondre l'enfant mettra toute l'eau de la mer dans ce petit trou. Oh dit le savant c'est de la folie mon enfant tu n'y arriveras jamais! - Eh bien c'en est un qui répondit l'enfant, j'aurai plutôt fait de mettre la mer dans ce petit trou avec une coquille que vous de résoudre le problème que vous cherchez à porter de ce jour ce savant ne chercha plus à opposer à aucun mystère sa comédie aux autres de

faire comme lui. C'est encore là une fable
 fabriquée par les prêtres qui ont toujours
 cherché et cherchent toujours tous les
 moyens possibles à arrêter l'essor de
 l'esprit humain. Malgré tout ça je
 pouvais pas empêcher mon esprit de prendre
 son vol; je ne pouvais pas empêcher
 ma cervelle de recevoir l'impression des
 choses naturelles que mes yeux voyaient
 ou que mes oreilles entendaient. Je savais
 bien que les prières, le catéchisme et les curés
 au confessionnal me disaient de fermer les
 yeux quand je venais de vilaines choses
 et de boucher les oreilles entendant de
 vilains propos. Et je pensais souvent
 à ces conseils des curés, aux leçons du
 catéchisme dont je n'avais oublié aucun,
 aux recommandations des prières que
 je disais toujours matin et soir, malheureusement
 mon esprit trouvait dans ces leçons,
 dans ces prières autant de matière à
 réflexion qu'il en trouvait dans les
 phénomènes de la nature. Et en effet
 malgré moi je trouvais des contradictions

sans les premières paroles même du
catéchisme et surtout dans le péché du
père Adam quand on demande: « Nos
premiers parents connaissent-ils l'état
d'innocence et heureux dans lequel ils ont
été créés. Non, trompés par le démon ils
obéissent à Dieu en mangeant du fruit
d'interdiction. Trompés par le démon
Mais pourquoi Dieu créateur de tout
avait-il créé ce démon, surtout que, souve-
rainement, il devait savoir que ce démon
le trahirait et que cette trahison produirait
des effets et des conséquences effrayables
en apportant dans le monde l'ignorance
l'incarnation du mal, les misères de la vie
et la mort. Et puis encore, en rendant
tout digne de l'enfer dès notre naissance
avant d'avoir fait un seul geste ni bégayé
un seul mot. Quels effrayables malheurs
quelles horribles punitions pour un mot
cruel fait qui ne volait pas deux sous
sans doute. Et pourquoi encore créé
il ce fauteur s'il ne voulait pas qu'on
en mange. On dit qu'il voulait

éprouver ces seues créatures faites à son
 image. Eh bien, l'épreuve était faite et
 cette épreuve lui prouva que son chef d'œuvre
 manquait de perfection **parce que ces**
 créatures succombent à la première épreuve.
 Quand il vit que son œuvre était imparfaite
 il fallait la perfectionner, il fallait réduire
 en poussière ces seues créatures imparfaites
 et les refaire dans de meilleures conditions.
 au lieu de les renvoyer avec ces imperfections
 monstrueuses et horribles qu'elles devaient trans-
 mettre à tous leurs descendants. Ce fut
 donc Dieu lui-même qui fut le grand criminel
 puis qu'il réprouvait de sa puissance
 de sa volonté de faire ou de ne pas faire
 tout ce qu'il avait fait. Quand j'allais me
 confesser le curé me demandait toujours
 si je n'avais pas de mauvaises pensées. Je
 lui disais alors toutes mes pensées et toutes
 les réflexions que je me faisais tant sur
 les choses naturelles que sur celles qu'on
 appelle surnaturelles; et je lui disais que je ne
 pourais pas empêcher mon esprit de travailler.
 Alors lui me disait que ce n'était pas mon

appelle

esprit qui travaillait ainsi. C'était l'esprit
diable qui était entrée en moi et que
pour le chasser il fallait prier avec ferveur
surtout la vierge Marie et mon ange gardien.
Et comme il me disait je priais
avec ferveur, même au milieu de la nuit
quand je me reveillais après un mauvais
rêve. Mais malheureusement ces prières
qui devaient arrêter ce que le curé m'avait
mauvaises pensées et mauvais réflexions
m'en suscitaient au contraire et nouvelles.
Quand je récitais les litanies de la
vierge qu'on m'avait spécialement recom-
mandées, dans lesquelles cette Marie est invoquée
tantôt de Mère, tantôt de vierge, je ne
pouvais m'empêcher de trouver là encore
de flagrantes contradictions et incompatibi-
lité absolue entre ces deux expressions de
mère et de vierge. Et quand je récitais
Angelus Domini nuntiavit Mariæ et conce-
pit de spiritu sancto, aussitôt une
foule de pensées criminelles venaient
m'assaillir. Je voyais ce spiritus sanctus
représenté sous forme d'un oiseau, mais

Dans le catholicisme je voyais que c'est oïseau
formait la troisième personne de la trinité.
Donc jesus était la deuxième, mais que tous
les trois ils ne faisaient qu'une seule et même
personne, le père éternel. Alors cette Marie
avait été mise enceinte par son père, comme
l'avait été sarah, femme d'Abraham. Et
mes pensées, mes réflexions et mes rêves
ne s'arrêtaient plus sur ce ~~et~~ sujet que
lorsque, dans l'intention d'y mettre fin,
je m'adressais à mon ange gardien.
Et l'ange gardien je connaissais son
rôle que j'avais vu dans la vie des saints.
Je savais la prière spéciale qu'il fallait
lui adresser, qui, en breton, est un
cantique et qui se chante sur le plus
bel air que je connaisse en breton.

" Ha c'hoar va Ael mad e anaf Doue,
Mirit va c'horf ha va ene,
Va mirit ouz an drouc-aperet,
Ha daeist pep tra ouz pep pecc'het."

Et vous mon ange gardien aimé de Dieu,
préservé mon corps et mon âme,
préservé moi de l'espérance du mal
Et par-dessus tout du péché.

Mais lorsque j'avais pu al modifier ces
prieres avec quelques pater et ave maria
mon esprit vagabond commençait aussitôt
à s'égarer dans les champs d'ordure.
En effet il ne pouvoit s'empêcher de se
demander pourquoi cet ange commis
spécialement à ma garde me l'aurait-il
m'égarer à chaque instant. C'était à
lui de répondre de moi et non à
moi de répondre de lui. Ce n'est pas
au nourrisson à conduire sa nourrice
pourquoi donc cet ange gardien qui
remplissoit au pair de moi ce rôle de
nourrice, de bon parent et de précepteur
ainsi que cela est indiqué dans le livre
de la vie des saints me m'attachait-il,
moi son ignorant et innocent protégé,
sans l'obligation de le rappeler à ses devoirs.
Et pourquoi diable s'en prendrait-il à
moi si je tombe dans le péché au lieu
de s'en prendre à celui qui l'a spécialement
commis pour m'empêcher d'y tomber.
Dans mes rêves je voyais bien cet
ange gardien avec ses ailes blanches

voltegeant au-dessus de mon lit. mais
 le mauvais ange sous la forme d'une
 chauve-souris venait aussi et chassait l'autre
 à coups de griffes, et cela me rappelait les
 tableaux qu'on nous montrait à l'église
 pendant les jours de la retraite de la
 première communion ou l'on voyait
 un mourant accablé par l'ange noir
 pendant que le blanc s'en allait vers le ciel
 en pleurant. et un autre ou l'on voyait
 le mauvais ange prenant possession du
 cœur d'un insensé à la place du bon
 qui en sortait chassé par lui. Et alors
 mon esprit se demandait encore pourquoi
 Dieu avait-il créé ces mauvais anges et leur
 avait-il donné plus de force et de puissance
 qu'à ses bons anges. Enfin plus je
 priais la Vierge et mon ange gardien
 de me préserver de l'esprit du mal
 plus cet esprit du mal s'emparait de moi;
 je ne pouvais plus écouter les prières, les
 raisons, les sermons; considérer mon état
 et les choses de la nature sans les trouver
 en contradiction avec un Dieu bon, grand

et tout puissant. Mon es-poir se
 livrait d'autant plus à toutes ces
 réflexions que je me trouvais presque
 tout le jour seul nuit et jour; voyant
 que mes vaches pour compagne
 Mais je reviendrais plus tard sur
 ces questions lorsque je les aurai
 étudiées à fond. lorsque j'aurai
 appris le français et d'autres langues
 encore et lorsque j'aurai visité les
 peuples divers du globe et les lieux
 mêmes où les Dieux ont vécu
 et où ils sont morts comme tous
 les êtres qui prennent naissance sur
 cette petite boule terrestre.

On avait enfin trouvé un autre
 poète pour me remplacer et
 le premier janvier 1854 j'allai
 comme domestique chez le maître
 Herseentien qui était venu lui-
 même pour ainsi dire m'arracher
 sa ma vacherie, car sans lui il
 était presque certain que je n'aurais
 pas quitté encore Hermance.

TABLE DE MULTIPLICATION

2 fois	1 font	2
2 —	2 —	4
2 —	3 —	6
2 —	4 —	8
2 —	5 —	10
2 —	6 —	12
2 —	7 —	14
2 —	8 —	16
2 —	9 —	18
2 —	10 —	20

5 fois	1 font	5
5 —	2 —	10
5 —	3 —	15
5 —	4 —	20
5 —	5 —	25
5 —	6 —	30
5 —	7 —	35
5 —	8 —	40
5 —	9 —	45
5 —	10 —	50

8 fois	1 font	8
8 —	2 —	16
8 —	3 —	24
8 —	4 —	32
8 —	5 —	40
8 —	6 —	48
8 —	7 —	56
8 —	8 —	64
8 —	9 —	72
8 —	10 —	80

3 fois	1 font	3
3 —	2 —	6
3 —	3 —	9
3 —	4 —	12
3 —	5 —	15
3 —	6 —	18
3 —	7 —	21
3 —	8 —	24
3 —	9 —	27
3 —	10 —	30

6 fois	1 font	6
6 —	2 —	12
6 —	3 —	18
6 —	4 —	24
6 —	5 —	30
6 —	6 —	36
6 —	7 —	42
6 —	8 —	48
6 —	9 —	54
6 —	10 —	60

9 fois	1 font	9
9 —	2 —	18
9 —	3 —	27
9 —	4 —	36
9 —	5 —	45
9 —	6 —	54
9 —	7 —	63
9 —	8 —	72
9 —	9 —	81
9 —	10 —	90

4 fois	1 font	4
4 —	2 —	8
4 —	3 —	12
4 —	4 —	16
4 —	5 —	20
4 —	6 —	24
4 —	7 —	28
4 —	8 —	32
4 —	9 —	36
4 —	10 —	40

7 fois	1 font	7
7 —	2 —	14
7 —	3 —	21
7 —	4 —	28
7 —	5 —	35
7 —	6 —	42
7 —	7 —	49
7 —	8 —	56
7 —	9 —	63
7 —	10 —	70

SIGNES ABRÉVIATIFS DE L'ARITHMÉTIQUE

- moins;
- + plus;
- = égale;
- × multiplié par;
- : divisé par ou est à;
- :: comme;
- x nombre inconnu;